

Étienne de La Boétie

*Discours de la servitude volontaire*<sup>1</sup>

ou

*Contre un*<sup>2</sup>

**1.** « Je ne vois aucun bien à avoir maints seigneurs.  
Qu'un, sans plus, soit le maître et qu'un seul soit  
le roi. »

C'est ce que disait Ulysse<sup>3</sup> alors qu'il parlait en  
public, dans l'*Iliade*<sup>4</sup> d'Homère<sup>5</sup>. S'il n'avait dit rien de

---

1. Ce texte propose la version modernisée du *Discours de la servitude volontaire*. La version originale de ce texte se trouve dans la rubrique « Textes » sous le titre « La Boétie – DSV – Original ». Les numéros en gras sont des ajouts pour mieux comparer les deux séries de textes.

2. Ni l'un ni l'autre de ces titres ne se trouvent dans le manuscrit Mesmes : la source la plus sûre pour les titres est l'essai « De l'amitié ». Selon Montaigne, le surnom de l'œuvre de La Boétie n'est pas de l'auteur, mais de certains de ses lecteurs. – La division du texte en paragraphes n'est pas tirée du manuscrit, mais est conforme à la présentation traditionnelle du texte. Par ailleurs, la division en sections numérotées de 1 à 97 est propre à cette édition.

3. Ulysse, héros grec fêté par Homère. Roi d'Ithaque, conseiller du roi Agamemnon, il fut l'inventeur du célèbre cheval de Troie, qui permit aux Grecs d'entrer dans la cité ennemie et de vaincre les Troyens. Ulysse mit dix ans à retrouver son île et sa fidèle épouse Pénélope. Le récit de ses aventures lors du voyage de retour est le tissu de l'*Odyssée* (voir sect. 45).

4. *Iliade* II.204-205. – Remarquer le discours frondeur de Thersites qui suit ce passage. – Aristote et Suétone citent cette phrase dans des contextes qui rappellent l'argumentation du *Discours* : Aristote, *Politique* 1292a13, *Métaphysique* 1076a4, et Suétone, *Vie des douze Césars* IV.22 et VIII.12.

plus que :

« Je ne vois aucun bien à avoir maints seigneurs » c'eût été aussi bien dit que possible. Mais pour raisonner correctement il fallait dire que la domination de plusieurs ne peut pas être bonne, puisque la puissance d'un seul, dès qu'il prend le titre de maître, est dure et déraisonnable. Au lieu de cela, il est allé ajouter tout à rebours :

« Qu'un, sans plus, soit le maître et qu'un seul soit le roi. »

Il faudrait peut-être excuser Ulysse pour cela ; car il est possible qu'il lui était nécessaire d'user de ce langage pour apaiser la révolte de l'armée<sup>6</sup>, en adaptant, je crois, son discours aux circonstances plutôt qu'à la vérité. **2.** Mais pour parler à bon escient, c'est un malheur extrême que d'être le sujet d'un maître dont on ne peut jamais s'assurer qu'il soit bon, puisqu'il est toujours en son pouvoir d'être mauvais quand il le voudra ; et avoir plusieurs maîtres, c'est voir ce malheur extrême multiplié autant de fois. Si je ne veux pas pour le moment débattre cette question tant de fois discutée, à savoir si les autres sortes de république sont meilleures que la monarchie, encore voudrais-je savoir, avant de m'interroger sur le rang que la monarchie doit avoir parmi les républiques, si elle doit en avoir aucun ; parce qu'il est malaisé de

---

5. Homère est le poète à demi légendaire à qui on attribue les deux épopées qui ont modelé l'esprit grec, *l'Iliade* et *l'Odyssée*.

6. Au moment où Ulysse parle, les armées grecques sont sur le point de se révolter contre leurs chefs. La suggestion d'Ulysse est à l'effet que tous se soumettent à Agamemnon.

croire qu'il y ait quoi que ce soit de public<sup>7</sup> dans ce gouvernement où tout appartient à un seul. Mais réservons pour un autre temps cette question qui mériterait bien un traité particulier, ou plutôt qui amènerait avec elle toutes les discussions politiques.

**3.** Pour cette fois, je voudrais seulement comprendre comment il peut se faire que tant d'hommes, tant de bourgs, tant de villes, tant de nations endurent quelquefois un tyran qui est seul, qui n'a d'autre puissance que celle qu'ils lui donnent, qui n'a le pouvoir de leur nuire que tant qu'ils veulent l'endurer, qui ne saurait leur faire aucun mal s'ils n'aimaient mieux le souffrir que le contredire. Voir un million d'hommes servir misérablement, le cou sous le joug, non pas contraints par une force supérieure à la leur, mais en quelque sorte, semble-t-il, enchantés et charmés par le seul nom *un*, dont ils ne doivent ni craindre la puissance puisqu'il est seul, ni aimer les qualités puisqu'il est inhumain et cruel envers eux; c'est certes une grande chose; toutefois c'est si commun qu'il faut d'autant plus s'en attrister et d'autant moins s'en étonner. **4.** Notre faiblesse à nous, hommes, est telle qu'il faut souvent que nous obéissions à la force; il faut temporiser; nous ne pouvons pas toujours être les plus forts. Donc si une nation est contrainte par la force à servir un seul,

---

7. La Boétie s'appuie sur l'étymologie du mot *république* (du latin *res publica*, la chose publique), qui, selon un sens aujourd'hui vieilli, désigne l'être même de tout régime politique : il affirme qu'il n'y a de gouvernement légitime que là où il y a communauté et respect du bien commun ou « public ».

comme la cité d'Athènes les Trente Tyrans<sup>8</sup>, il ne faut pas s'étonner qu'elle serve, mais se plaindre de cet événement ; ou plutôt il ne faut ni s'en étonner ni s'en plaindre, mais supporter le mal patiemment et se réserver jusqu'à la venue d'une meilleure fortune.

**5.** Notre nature est ainsi faite que les devoirs communs de l'amitié absorbent une bonne partie du cours de notre vie ; il est raisonnable d'aimer la vertu, d'estimer les beaux faits, de reconnaître le bien et la source d'où on l'a reçu et souvent de diminuer notre bien-être pour accroître l'honneur et l'avantage de celui qu'on aime et qui le mérite. Ainsi donc, si les habitants d'un pays ont trouvé quelque grand personnage qui leur a montré par expérience une grande prévoyance pour assurer leur sécurité, une grande hardiesse pour les défendre et un grand soin pour les gouverner ; si par la suite, ils s'habituent à lui obéir et à s'y fier au point de lui donner quelques avantages, je ne sais si ce serait agir avec sagesse que de l'enlever de là où il faisait le bien, pour le mettre là où il pourra faire le mal. Mais, certes, ce serait montrer de la bonté que de ne pas craindre de subir du mal de celui dont on n'a reçu que du bien<sup>9</sup>.

**6.** Mais, bon Dieu ! Qu'est-ce donc que cela ? Comment dirons-nous que cela s'appelle ? Quel malheur est-ce là ? Quel vice ? Ou plutôt quel

---

8. À la fin de la guerre du Péloponnèse (404 av. J.-C.), la faction aristocratique d'Athènes, soutenue par les Spartiates, prit le pouvoir, renversa les institutions démocratiques et gouverna durement. Ces « Trente Tyrans » furent chassés dès 403 par Thrasybule, et le régime démocratique rétabli. – Voir Xénophon, *Helléniques* II.3-4 et Diodore de Sicile XIV.1-6, puis 32-33.

9. Voir Hérodote I.96-97.

malheureux vice ? Voir un nombre infini de personnes, non pas obéir mais servir, non pas être gouvernés mais tyrannisées, n'ayant ni biens, ni parents, ni femmes, ni enfants, ni leur vie même qui soit à eux ; les voir souffrir les pillages, les paillardises, les cruautés, non pas d'une armée, non pas d'un campement barbare contre lequel il faudrait répandre son sang et sacrifier sa vie, mais souffrir cela d'un seul, non pas d'un Hercule ni d'un Samson<sup>10</sup>, mais d'un seul homme<sup>11</sup>, et le plus souvent le plus lâche et le plus efféminé de la nation, non seulement inaccoutumé à la poussière des batailles, mais encore à peine familier avec le sable des tournois, non seulement inapte à commander aux hommes avec force, mais tout à fait incapable de servir vilement la moindre femmelette ; appellerons-nous cela de la lâcheté ? Dirons-nous que ceux qui servent ainsi sont poltrons et recrues ? **7.** Si deux, si trois, si quatre ne se défendent pas contre un seul, c'est étrange, mais c'est possible ; on pourra bien dire alors à bon droit que c'est faute de cœur. Mais si cent hommes, si mille hommes endurent le mal qui vient d'un seul, ne dira-t-on pas, non pas qu'ils n'osent pas, mais plutôt qu'ils ne veulent pas s'en prendre à lui et que ce n'est pas de la poltronnerie mais plutôt du mépris ou du dédain ? Si l'on voit non pas cent hommes, non pas mille hommes, mais cent pays, mille villes, un million d'hommes qui

---

10. Hercule, héros grec extrêmement fort, aurait accompli une série de *travaux* qui rendirent la terre plus habitable. – Samson était un juge d'Israël, lui aussi très fort, qui lutta contre les Philistins, les ennemis d'Israël. – Voir Diodore de Sicile IV.8-53 et *Juges* 13-16.

11. Ce mot, avec suffixe péjoratif, signifie *demi-homme* ou *homme manqué*.

ne s'attaquent pas à un seul et dont le mieux traité de tous en reçoit le mal d'être serf et esclave, comment pourrons-nous nommer cela? Est-ce de la lâcheté? **8.** Or il y a pour tous les vices, naturellement, une borne qu'ils ne peuvent dépasser. Deux hommes, et peut-être dix, peuvent en craindre un seul; mais mille hommes, mais un million, mais mille villes, si elles ne se défendent pas contre un, ce n'est pas de la poltronnerie, elle ne va pas jusque là; pas plus que la vaillance n'exige qu'un seul escalade une forteresse, attaque une armée ou conquière un royaume. Donc quel monstre de vice est-ce là, qui ne mérite même plus le titre de poltronnerie, qui ne trouve pas de nom assez vil, que la nature désavoue et que la langue refuse de nommer?

**9.** Qu'on mette d'un côté cinquante mille hommes en armes et autant de l'autre côté, qu'on les range en ordre de bataille, qu'ils en viennent à s'attaquer, les uns libres, combattant pour leur indépendance<sup>12</sup>, les autres pour la leur enlever; à qui promettra-t-on par conjecture la victoire? Lesquels, pensera-t-on, iront plus courageusement au combat, ceux qui espèrent comme récompense de leurs peines le maintien de leur liberté ou ceux qui ne peuvent attendre d'autre salaire pour les coups donnés ou reçus que la servitude d'autrui? Les uns ont toujours devant les yeux le bonheur de la vie passée et l'espoir de pareil bien-être à l'avenir; ils ne pensent pas tant au peu qu'ils endurent pendant le temps que dure une bataille

---

12. Le mot *franchise* et ses dérivés rendus par le mot *indépendant* et ses dérivés. Il faut noter qu'au XVIIe siècle déjà, le mot avait aussi son sens moderne, comme le montrent les sections 33 et 51.

qu'à ce qu'il leur faudra endurer à jamais, eux, leurs enfants et toute leur postérité. Les autres n'ont rien qui les enhardisse qu'une petite pointe de convoitise qui s'émousse tout de suite contre le danger et qui est si peu ardente qu'elle s'éteindra, semble-t-il, à la première goutte de sang qui sorte de leurs plaies. **10.** Que l'on songe aux batailles si renommées de Miltiade, de Léonide, de Thémistocle<sup>13</sup>, qui ont été livrées il y a deux mille ans, qui sont encore aujourd'hui aussi fraîches dans les livres et la mémoire des hommes que si elles avaient eu lieu avant-hier, batailles qui furent livrées en Grèce pour le bien des Grecs et pour servir d'exemple à tout le monde ; que pense-t-on qui donna à un si petit nombre de gens comme les Grecs, non pas le pouvoir, mais le cœur de soutenir la force de l'attaque de tant de navires que la mer même en était surchargée, de défaire des nations si nombreuses que l'escadron des Grecs n'aurait pas suffi s'il avait fallu des capitaines pour les armées des ennemis ; qu'est-ce donc sinon qu'il semble qu'en ces glorieux jours, ce n'était pas là tant la lutte des Grecs contre les Perses que la victoire de la liberté sur la domination et de l'indépendance sur la convoitise ?

**11.** C'est une chose étrange d'entendre parler de la vaillance que la liberté met dans le cœur de ceux qui la défendent. Mais ce qui se fait dans tous les pays, par tous les hommes, tous les jours, qu'un seul homme en

---

13. Ces trois hommes furent chefs des armées grecques qui vainquirent les Perses sur terre, en 490 à Marathon (l'Athénien Miltiade), et sur mer, en 480 à Salamine (l'Athénien Thémistocle), ou succombèrent glorieusement en défendant la patrie, en 481 à Thermopyles (le Spartiate Léonide). – Voir Hérodote VI.104-117, VII.201-238, VIII.57-125 et Diodore de Sicile XI.5-18.

opprime cent mille et les prive de leur liberté, qui le croirait s'il ne faisait que l'entendre dire sans le voir ? Et si cela ne se faisait qu'en des pays étrangers et des terres lointaines et qu'on le racontât ici, qui ne penserait pas que c'était plutôt fiction controuvée que vérité ? **12.** Et encore, ce tyran qui est tout seul, il n'est pas besoin de le combattre, il n'est pas besoin de le défaire ; il se défait lui-même, à condition que le pays ne consente pas à la servitude ; il ne faut pas lui enlever quelque chose, mais seulement ne rien lui donner ; il n'est pas besoin que le pays se donne la peine de faire quelque chose pour lui-même, pourvu qu'il ne fasse rien contre lui-même. Ce sont donc les peuples mêmes qui se laissent ou plutôt qui se font gourmer, puisqu'en cessant de servir, ils en seraient quittes ; c'est le peuple qui s'asservit, qui se coupe la gorge, qui, ayant le choix d'être serf ou d'être libre, abandonne l'indépendance et prend le joug, qui consent à son mal ou plutôt le pourchasse. **13.** Si recouvrer la liberté lui coûtait quelque chose, je ne l'en presserais pas. Pourtant, qu'est-ce que l'homme doit avoir de plus cher que de se rétablir en son droit naturel et, pour ainsi dire, de bête redevenir homme ? Mais encore une fois je ne désire pas chez lui une si grande hardiesse ; je lui permets de préférer une je ne sais quelle certitude de vivre, même misérablement, à une douteuse espérance de vivre à son aise. Quoi ? Si pour avoir la liberté, il ne faut que la désirer, s'il n'est besoin que de la simple volonté, se trouvera-t-il nation au monde qui l'estime encore trop chère, alors qu'elle peut la gagner d'un seul souhait, et qui regrette de



vouloir recouvrer le bien qu'il devrait racheter<sup>14</sup> au prix de son sang, le bien après la perte duquel tous les gens d'honneur doivent estimer la vie déplaisante et la mort salutaire ? **14.** Certes, à partir d'une petite étincelle, le feu devient grand et toujours se renforce ; plus il trouve de bois, plus il est prêt à en brûler. Mais sans qu'on y mette de l'eau pour l'éteindre, seulement en n'y mettant plus de bois, il se consume lui-même n'ayant plus rien à consumer, perd toute sa force et n'est plus un feu. Pareillement, plus les tyrans pillent, plus ils exigent, plus ils ruinent et détruisent ; plus on leur donne, plus on les sert, ils se fortifient d'autant, et ils deviennent toujours plus forts et plus disposés à anéantir et à détruire tout. Mais si on ne leur donne rien, si on ne leur obéit pas, alors, sans combattre, sans frapper, ils demeurent nus et défaits et ne sont plus rien, à moins qu'on ne les compare à une branche sèche et morte lorsque sa racine n'a plus d'humidité ni de nourriture.

**15.** Pour acquérir le bien qu'ils désirent, les hardis ne craignent pas le danger, les avisés<sup>15</sup> ne refusent pas la peine ; les lâches et les engourdis ne savent ni endurer le mal, ni recouvrer le bien, ils cessent donc de les souhaiter et le pouvoir d'y prétendre leur est enlevé par leur lâcheté ; pourtant il

---

14. Voici un exemple des nombreux accords selon le sens que fait La Boétie : on s'attendrait à lire : « qu'elle devrait racheter », puisque l'auteur parlait auparavant d'une nation. La modernisation conserve ces syllepses, sauf lorsqu'elles engendrent de la confusion.

15. Les *avisés* s'opposent aux *engourdis* et aux *indiscrets* (sect. 93). Le verbe *aviser* et ses dérivés ont dû être rendus diversement selon les contextes : *aviser*, *suggérer* (sect. 26), *penser* (sect. 45), *rendre compte* (sect. 46), *sagesse* (sect. 91), *devancer* (sect. 94).

leur reste par nature le désir de posséder ce bien. Ce désir, cette volonté de souhaiter toutes les choses qui, une fois acquises, les rendraient heureux et satisfaits est commune aux sages et aux étourdis, aux courageux et aux poltrons. Il n'y a qu'une seule chose pour laquelle, je ne sais comment, la nature fait défaut aux hommes pour la désirer. C'est la liberté, qui est toutefois un bien si grand et si plaisant que tous les maux arrivent à la file lorsqu'elle est perdue et que les biens eux-mêmes qui demeurent après elle, corrompus par la servitude, perdent entièrement leur goût et leur saveur. Il n'y a que la liberté que les hommes ne désirent pas, pour aucune autre raison, semble-t-il, que s'ils la désiraient, ils l'obtiendraient, comme s'ils refusaient de faire cette belle acquisition seulement parce qu'elle est trop aisée.

**16.** Pauvres et misérables peuples insensés, nations opiniâtres en votre mal et aveugles à votre bien, vous vous laissez enlever, sous vos yeux, le plus beau et le plus clair de votre revenu, vous laissez piller vos champs, voler vos maisons, vous laissez dépouiller vos maisons des vieux meubles de vos pères ; vous vivez de sorte que vous ne pouvez pas vous vanter que rien ne soit à vous. Et il semblerait que cela soit désormais pour vous un grand bonheur de recevoir à ferme vos biens, vos familles et vos viles vies. Et toute cette destruction, ce malheur, cette ruine ne vous vient pas de vos ennemis. Mais certes oui, cela vous vient bien de l'ennemi et de celui que vous faites aussi grand qu'il est, pour qui vous allez si courageusement à la guerre, pour la grandeur duquel vous ne refusez pas de présenter vos personnes à la mort. **17.** Celui qui se fait ainsi votre maître n'a que deux yeux, deux mains, un

seul corps et n'a rien d'autre que ce qu'a le moindre des habitants du nombre infini de vos villes, si ce n'est l'avantage que vous lui donnez pour vous détruire. Où a-t-il pris tant d'yeux pour vous épier, si ce n'est de vous qui les lui avez donnés ? Comment a-t-il tant de mains pour vous frapper, s'il ne les tient pas de vous ? Les pieds dont il foule vos cités, d'où les a-t-il ? Ne sont-ce pas les vôtres ? Comment a-t-il du pouvoir sur vous, si ce n'est par vous ? Comment oserait-il vous attaquer, s'il n'était pas d'intelligence avec vous ? Quel mal pourrait-il vous faire, si nous n'étiez pas les receleurs du larron qui vous pille, les complices du meurtrier qui vous tue et des traîtres envers vous-mêmes ? **18.** Vous semez vos fruits afin qu'ils les détruise ; vous meublez et remplissez vos maisons afin de fournir matière à ses pillages ; vous éduquez<sup>16</sup> vos filles afin qu'il ait de quoi assouvir sa soif de luxure ; vous éduquez vos enfants afin que, pour le mieux qu'il puisse faire pour eux, il les amène à la guerre, qu'il les conduise à la boucherie, qu'il en fasse les ministres de ses convoitises et les exécuteurs de ses vengeances ; vous vous brisez au travail afin qu'il puisse se gorger de délices et se vautrer dans les sales et grossiers plaisirs ; vous vous affaiblissez afin de le rendre plus fort et plus dur et qu'il vous tienne la bride plus courte. **19.** Pourtant, de tant d'indignités que les bêtes mêmes ou bien ne sentiraient pas, ou bien n'endureraient pas, vous pouvez vous délivrer si vous essayez, non pas de vous en défaire, mais seulement de vouloir le faire ! Soyez résolu à ne plus servir et vous voilà libres. Je ne veux pas que vous le poussiez ni que vous l'ébranliez ;

---

16. *Nourrir* et ses dérivés sont rendus par *éduquer* et ses dérivés.

ne le soutenez plus, c'est assez : vous le verrez, comme un grand colosse à qui on a dérobé la base, s'écrouler sous son propre poids et se briser.

**20.** Mais certes, les médecins conseillent bien de ne pas toucher aux plaies incurables ; et je ne suis pas sage de vouloir prêcher le peuple là-dessus, lui qui, depuis longtemps, a perdu toute conscience de son mal. Puisqu'il ne le sent plus, cela montre assez que sa maladie est mortelle. Cherchons donc des hypothèses, si nous pouvons en trouver, pour expliquer comment cette opiniâtre volonté de servir s'est si profondément enracinée qu'il semble maintenant que l'amour même de la liberté ne soit pas naturel.

**21.** Premièrement, il est, je crois, hors de doute que si nous vivions avec les droits que la nature nous a donnés et selon les enseignements qu'elle nous dispense, nous serions naturellement obéissants à nos parents, sujets de la raison et serfs de personne. Tous les hommes sont témoins, individuellement, de l'obéissance que chacun porte à ses père et mère par le seul avertissement de sa nature. Quant à savoir si la raison naît avec nous ou non, question débattue à fond par les Académiciens<sup>17</sup> et touchée par toutes les écoles des philosophes, pour le moment, je ne penserai pas manquer de justesse en disant qu'il y a en notre âme une semence naturelle de raison qui, entretenue par le bon conseil et la coutume, fleurit en vertu ou, au

---

17. L'Académie était une école philosophique où l'on soutenait que rien d'absolument sûr ne peut être affirmé par l'homme, qu'au mieux il en arrive à la vraisemblance. Voir, par exemple, les œuvres philosophiques de Cicéron, dont les *Académiques*, et les *Essais* de Montaigne, en particulier « L'Apologie de Raymond Sebond » (II.12).

contraire, ne pouvant résister aux vices qui sont survenus, souvent avorte étouffée. **22.** Mais certes s'il y a quelque chose de clair et d'apparent dans la nature et où il ne soit pas permis de faire l'aveugle, c'est que la nature, la ministre de Dieu, la gouvernante des hommes, nous a tous faits de même forme et nous a tous fabriqués, comme il semble, au même moule, pour nous entreconnaître tous comme compagnons, ou plutôt comme frères. Et si, en faisant le partage des présents naturels, elle a accordé un avantage corporel ou spirituel aux uns plus qu'aux autres, pourtant elle n'a pas voulu nous mettre en ce monde comme dans un champ clos et n'a pas envoyé ici-bas les plus forts et les plus avisés comme des brigands armés dans une forêt pour y gourmer les plus faibles. Il faut croire plutôt qu'en accordant ainsi des parts plus grandes aux uns et plus petites aux autres, elle voulait faire une place pour l'affection fraternelle, afin que celle-ci ait l'occasion de s'exercer, puisque les uns ont le pouvoir de donner de l'aide et les autres le besoin d'en recevoir. **23.** Donc, puisque cette bonne mère nous a donné à tous toute la terre pour demeure, nous a tous logés, en quelque sorte, en une même maison, nous a tous dessinés à partir du même patron, afin que chacun puisse se mirer et presque se reconnaître dans l'autre ; si elle nous a donné à tous ce grand présent de la voix et de la parole pour nous fréquenter et fraterniser davantage et pour réaliser la communion de nos volontés par la communication et l'échange de nos pensées, et si elle a tâché, par tous les moyens, de serrer et d'êtreindre si fort le nœud de notre alliance et de notre vie en société ; si elle a montré en toutes choses la volonté de nous faire tous uns plutôt que

tous unis, il ne faut pas douter alors que nous soyons tous naturellement libres, puisque nous sommes tous compagnons et que personne ne puisse penser que la nature ait mis quelqu'un en servitude puisqu'elle nous a tous mis en compagnie.

**24.** Mais, en vérité, il ne sert à rien de discuter pour savoir si la liberté est naturelle, puisqu'on ne peut tenir personne en servitude sans lui faire du tort et qu'il n'y a rien au monde d'aussi contraire à la nature, qui est tout à fait raisonnable, que le dommage qu'on fait. Il reste donc que la liberté est naturelle et, de la même manière, à mon avis, nous sommes nés non seulement en possession de notre indépendance, mais aussi avec l'inclination à la défendre. Or si d'aventure nous doutons de quelque façon de cela et que nous soyons tellement abâtardis que nous ne puissions pas reconnaître nos biens ni nos émotions natives, il faudra que je vous fasse l'honneur qui vous revient et que je fasse, pour ainsi dire, monter les bêtes sauvages en chaire pour vous enseigner votre nature et votre condition. Si les hommes ne font pas trop les sourds – que Dieu m'aide – les bêtes leur crient : « Vive la liberté ! » **25.** Plusieurs d'entre elles meurent aussitôt qu'elles sont prises ; comme le poisson quitte la vie aussitôt qu'il quitte l'eau, de même celles-là quittent la lumière et ne veulent pas survivre à leur indépendance naturelle<sup>18</sup>. Si les animaux avaient entre eux quelque inégalité, ils feraient de ces dernières leur noblesse. Lorsqu'on prend les autres, des plus grandes aux plus petites, elles résistent tellement à coup d'ongles, de cornes, de bec et de pieds, qu'elles déclarent assez

---

18. Voir Plutarque, *Que les bêtes usent de raison* 987d-f.

clairement combien elles tiennent pour cher ce qu'elles perdent. Puis, une fois prises, elles nous donnent tant de signes apparents de la conscience qu'elles ont de leur malheur, qu'il est facile de voir qu'à partir de ce moment, elles languissent plus qu'elles ne vivent et qu'elles continuent leur vie plus pour se plaindre de leur bien-être perdu que parce qu'elles se plaisent en servitude. **26.** L'éléphant qui, s'étant défendu jusqu'à l'épuisement, ne voyant plus de sens à lutter et étant sur le point d'être pris, enfonce ses mâchoires dans les arbres et casse ses dents contre eux, que veut-il dire sinon que le grand désir qu'il a de demeurer libre comme il est lui confère de l'esprit et lui suggère de marchander avec les chasseurs, pour voir s'il en sera quitte pour le prix de ses dents et si on lui permettra de donner son ivoire et de payer cette rançon pour sa liberté<sup>19</sup> ? Nous appâtons le cheval dès qu'il est né pour l'habituer à servir ; et pourtant, nos flatteries ne l'empêchent pas de mordre le mors et de ruer contre l'éperon, quand on essaie de le dompter ; c'est comme pour montrer, semble-t-il, à la nature et témoigner au moins par là que s'il sert, ce n'est pas de son gré mais parce que nous l'y contraignons. **27.** Que faut-il donc dire ?

« Même les bœufs sous le poids du joug geignent,  
Et les oiseaux dans la cage se plaignent »,  
comme je l'ai dit autrefois lorsque je passais le temps à nos rimes françaises. Car en t'écrivant, Longa<sup>20</sup>, je ne

---

19. Voir Pline, *Histoire naturelle* VIII.3.

20. Guillaume de Lur, ou Longa, prédécesseur de La Boétie au Parlement de Bordeaux, qui résigna sa charge en 1553 en faveur

craindrai pas de mêler à la prose des vers que je ne te lis jamais sans que tu m'en rendes tout fier, en paraissant les apprécier. Ainsi donc, puisque tous les êtres qui ont le sentiment de leur existence, du moment qu'ils l'ont, sentent le mal de la sujétion et recherchent la liberté, puisque les bêtes, qui pourtant sont faites pour le service de l'homme, ne peuvent s'accoutumer à servir qu'en protestant de leur désir contraire; quel malheureux hasard y a-t-il eu qui a pu tant dénaturer l'homme, seul vraiment né pour vivre indépendamment, et lui faire perdre le souvenir de son premier être et le désir de le reprendre.

**28.** Il y a trois sortes de tyrans: les uns possèdent leur royaume par élection du peuple, les autres par force des armes, les autres par succession héréditaire. Ceux qui les ont acquis par le droit de la guerre se comportent de telle façon qu'on voit bien qu'ils sont, comme on dit, en terre de conquête. Ceux qui naissent rois, ordinairement, ne sont guère meilleurs; mais, étant nés et éduqués au sein de la tyrannie, ils tirent avec le lait la nature du tyran, considèrent les peuples sous eux comme leurs serfs héréditaires et, avarés ou prodigues selon le caractère auquel ils sont le plus enclins, usent du royaume comme de leur héritage. **29.** Celui à qui le peuple a donné l'État devrait être, me semble-t-il, plus supportable et il le serait, je crois, si ce n'était que dès qu'il se voit élevé au-dessus des autres, flatté par ce je ne sais quoi qu'on appelle la grandeur, il décide de ne plus bouger de sa position. Ordinairement, il compte

---

de l'auteur du *Discours*. Voir page XVIII de l'introduction de Paul Bonnefon aux *Œuvres complètes* (1967).



transmettre à ses enfants la puissance que le peuple lui a donnée ; et dès qu'ils ont cette idée, c'est étrange de voir à quel point ils surpassent les autres tyrans en toutes sortes de vices et même en cruauté, puisqu'ils ne voient qu'un moyen pour assurer la nouvelle tyrannie : resserrer si fort la servitude du peuple et éloigner tellement leurs sujets de la liberté que, même si le souvenir de celle-ci est encore frais, ils puissent le leur faire perdre. **30.** Ainsi, à vrai dire, je vois bien qu'il y a quelque différence entre eux, mais je ne vois aucun choix possible. Quoique les moyens d'arriver à régner soient divers, la façon de régner est presque toujours semblable : les élus traitent leurs sujets comme s'ils avaient pris des taureaux à dompter, les conquérants en usent comme de leurs proies, les successeurs pensent en user comme de leurs esclaves naturels.

**31.** Mais, à propos, si d'aventure il naissait aujourd'hui des gens tous neufs, ni accoutumés à la sujétion, ni attirés par la liberté, s'ils n'en connaissaient de l'une et de l'autre qu'à peine les noms et si on leur offrait le choix d'être serfs ou de vivre indépendants selon les lois, dont ils ne se mettraient pas d'accord<sup>21</sup> ; il ne faut pas douter qu'ils ne préfèrent de beaucoup obéir à la raison seulement plutôt que de servir un homme, à moins que, possiblement, ils ne soient les habitants d'Israël qui, sans contrainte ni besoin aucun, se donnèrent un tyran<sup>22</sup>. Je ne lis jamais

---

21. La Boétie suggère que ces peuples auraient à choisir la liberté en elle-même et par elle-même, sans qu'ils aient décidé des lois bonnes ou mauvaises sous lesquelles ils vivraient.

22. L'auteur fait sans doute allusion à l'établissement de la royauté qui remplaça en Israël le régime des juges. – Voir *Samuel I* et VIII.1-22.

l'histoire de ce peuple sans éprouver un très grand dépit, et ce à en devenir presque inhumain, au point de me réjouir de tous les maux qui leur en advinrent par la suite. **32.** Car pour que les hommes, tant qu'ils ont quelque chose de l'homme, se laissent assujettir, il faut de deux choses l'une : qu'ils soient contraints ou qu'ils soient abusés. Contraints par les armes étrangères, comme Sparte ou Athènes le furent par les forces d'Alexandre<sup>23</sup>, ou par les factions, comme auparavant lorsque le gouvernement d'Athènes tomba entre les mains de Pisistrate<sup>24</sup>. Ils perdent souvent la liberté parce qu'on les a trompés, et en cela ils ne sont pas si souvent séduits par autrui que trompés par eux-mêmes. C'est ce qui arriva au peuple de Syracuse, la maîtresse ville de la Sicile – on me dit qu'elle s'appelle aujourd'hui Saragosse –, qui, étant pressé par les guerres et ne tenant compte inconsidérément que du

---

23. Alexandre le Grand (356-323 av. J.-C.). Fils de Philippe II, roi de Macédoine, Alexandre le Grand acheva la réalisation du double projet de son père : l'affermissement de la domination macédonienne des cités grecques et la guerre *panhellénique* contre les Perses. Dès le début de son règne (336-335), il écrasa avec ses soldats, la révolte de Thèbes et pacifia Athènes et le Péloponnèse. Puis vint la conquête éclair de l'empire perse. Après des victoires nombreuses, qui le menèrent de la Lybie aux frontières de l'Inde, Alexandre regagna Babylone, capitale de son immense empire. Il mourut à la suite d'une maladie, alors qu'il préparait une expédition en Arabie. Son empire fut divisé entre quelques-uns de ses généraux grecs. – La Boétie s'appuie ici sur Justin XI.2 ; voir aussi Plutarque, *Alexandre* 11-13 et Diodore de Sicile XVII 1 à 16.

24. Pisistrate, homme politique athénien (?-528 av. J.-C.). Tyran à deux reprises, renversé chaque fois, Pisistrate reprit finalement le pouvoir vers 546. Sa dictature fut continuée par ses fils jusqu'en 510. – Voir Hérodote I.59-64.

danger présent, choisit Denys<sup>25</sup>, le premier tyran, lui confia le commandement de l'armée et ne se défia pas de l'avoir fait si puissant que cette bonne pièce-là, revenant victorieux, put se faire de capitaine roi et de roi tyran, comme s'il n'avait pas vaincu ses ennemis mais ses concitoyens. **33.** Il n'est pas croyable de voir comment le peuple, une fois qu'il est assujéti, tombe soudain en un si profond oubli de l'indépendance qu'il lui devient impossible de se réveiller et de la ravoit ; il se met alors à servir si indépendamment et si volontiers qu'on dirait, à le voir, qu'il n'a pas perdu sa liberté mais gagné sa servitude. Il est vrai qu'au commencement, on sert parce qu'on est contraint et vaincu par la force ; mais ceux qui viennent après servent sans regret et font de leur plein gré ce que leurs devanciers avaient fait par contrainte. C'est ainsi que les hommes, naissant sous le joug et étant éduqués et élevés dans le servage, se contentent de vivre comme ils sont nés, sans regarder plus avant et, ne pensant pas avoir un autre bien ou un autre droit que ce qu'ils ont trouvé, prennent pour leur état naturel celui dans lequel ils sont nés. **34.** Et pourtant il n'y a pas d'héritier si prodigue et si nonchalant qu'il ne parcoure au moins une fois les registres de son père, pour voir s'il jouit de tous les droits de la succession ou si on a entrepris quelque chose contre lui ou contre son prédécesseur.

---

25. Denys I<sup>er</sup>, tyran de Syracuse (431-367 av. J.-C.). Nommé stratège par l'assemblée du peuple, Denys institua promptement une dictature militaire (405). Il conquit la Sicile et put transmettre le pouvoir à son fils. – Voir Diodore de Sicile XIII-XV, particulièrement XIII.95 -96.

Mais certes la coutume<sup>26</sup>, qui, dans tous les domaines, a un grand pouvoir sur nous, n'a jamais autant de puissance que pour nous enseigner à servir et pour nous apprendre à avaler et ne pas trouver amer le venin de la servitude, comme on le dit de Mithridate<sup>27</sup>, qui s'habitua à boire du poison. On ne peut nier que la nature ait sur nous un grand pouvoir pour nous amener là où elle le veut et pour nous faire reconnaître bien ou mal nés ; mais il faut confesser qu'elle a sur nous moins de pouvoir que la coutume, parce que le naturel, quelque bon qu'il soit, se perd s'il n'est pas entretenu et que l'éducation nous forge toujours à sa manière malgré la nature. **35.** Les semences de bien que la nature met en nous sont si menues et fragiles qu'elles ne peuvent pas supporter le moindre heurt d'une éducation contraire ; elles ne s'entretiennent pas aussi aisément qu'elles ne s'abâtardissent, dégènèrent et s'anéantissent ; elles ne font alors ni plus ni moins que les arbres fruitiers qui ont tous un fruit naturel particulier qu'ils gardent si on les laisse pousser, mais

---

26. Le mot *coutume* signifie aujourd'hui telle ou telle manière d'agir plutôt que l'habitude elle-même qui en est l'origine. Pourtant tout le monde connaît le mot de Pascal, qu'on trouve originellement chez Montaigne : « La coutume, cette seconde nature. » De plus, il est clair que La Boétie veut faire passer l'esprit de son lecteur de telle coutume précise à l'accoutumance qui en est le fondement naturel. Il a paru possible et utile d'employer le mot *coutume* pour renvoyer à son sens vieilli.

27. Mithridate VI, roi du Pont (132-63 av. J.-C.). Ayant accédé au pouvoir en luttant contre des membres de sa famille, Mithridate fit de nombreuses conquêtes avant de s'engager dans une longue guerre contre les Romains, ayant successivement à leur tête Sylla, Lucullus et Pompée. – Voir Appien, *Guerre de Mithridate* XVI.111, de préférence à Aulu-Gelle XVII.16.

qu'ils abandonnent aussitôt pour porter des fruits étrangers plutôt que les leurs, selon le scion qu'on ente sur eux. Les herbes ont aussi chacune leur propriété, leur naturel et leur particularité; toutefois le gel, le temps, le terrain ou la main du jardinier ajoutent à leurs caractéristiques ou les diminuent beaucoup: la plante qu'on a vue en un endroit, on est incapable de la reconnaître ailleurs. **36.** Qui verrait les Vénitiens<sup>28</sup>, une poignée de gens qui vivent si librement que le plus méchant d'entre eux ne voudrait pas être le roi de tous, qui sont ainsi nés et éduqués qu'ils ne connaissent pas d'autre ambition que de conseiller le mieux possible et de veiller le plus soigneusement possible à maintenir la liberté, qui sont ainsi éduqués et formés dès le berceau qu'ils n'accepteraient pas toutes les félicités de la terre, en échange de la moindre part de leur indépendance; qui aura vu, dis-je, ces personnages et, partant de là, s'en ira sur les terres de celui que nous appelons le Grand Seigneur<sup>29</sup> pour voir là des gens qui ne veulent être nés que pour le servir et qui, pour maintenir sa puissance, font don de leur vie; penserait-il que ceux-là et les autres sont de la même nature, ou plutôt n'estimerait-il pas que sortant d'une cité d'hommes, il est entré dans un parc de bêtes.

---

28. Venise était alors une cité indépendante et une république aristocratique puissante. La Boétie embellit ou idéalise le régime vénitien. Voir ci-dessous Montaigne, *Essais* I.28 « De l'amitié » sect. 19.

29. Le Grand Seigneur, nom donné à l'empereur turc. Fondé en 1300 par Osman Ier, cet empire ne cessa de grandir pour inclure, à l'époque de La Boétie, la Hongrie, la Roumanie, la Yougoslavie, la Bulgarie, la Grèce, le Moyen-Orient et l'Égypte.

**37.** Lycurgue<sup>30</sup>, le législateur de Sparte, avait éduqué, dit-on, deux chiens, deux frères nourris au même lait, l'un engraisé dans la cuisine, l'autre accoutumé au son de la trompe et du huchet dans les champs. Voulant montrer au peuple lacédémonien que les hommes sont tels que l'éducation les fait, il laissa les deux chiens en plein milieu du marché et mit entre eux une soupe et un lièvre : l'un courut au plat et l'autre au lièvre. « Pourtant, dit-il, ils sont des frères ! » C'est ainsi qu'au moyen de ses lois et de sa constitution il éduqua et forma si bien les Lacédémoniens que chacun d'eux aurait préféré mourir mille morts plutôt que de reconnaître un autre seigneur que la loi et la raison.

**38.** Je prends plaisir à me rappeler<sup>31</sup> les propos qu'échangèrent jadis un des favoris de Xerxès<sup>32</sup>, le Grand Roi des Perses, et deux Lacédémoniens. À l'époque où Xerxès préparait sa grande armée pour conquérir la Grèce, il envoya ses ambassadeurs dans les cités grecques demander de l'eau et de la terre. C'était la façon que les Perses avaient de sommer les villes de se rendre à eux. Mais il n'en envoya pas à Athènes ni à Sparte parce que ceux que Darius<sup>33</sup> son

---

30. Lycurgue est le fondateur à demi légendaire de Sparte. – Voir Plutarque, *Vie de Lycurgue*, et surtout *Sur l'éducation des enfants* 3a-b.

31. Voir Hérodote VII.134-135 ou Plutarque, *Dits des Lacédémoniens* 255f.

32. Xerxès Ier, roi de Perse (?-465 av. J.-C.). Successeur de Darius, Xerxès dut comme son père réprimer des révoltes dans l'empire perse. Lors de la tentative d'invasion de la Grèce en 480, ses armées furent vaincues à Salamine et à Platées. Il mourut assassiné au cours d'une révolution de palais.

33. Darius Ier, roi de Perse (?-486 av. J.-C.). Ayant succédé au trône, dit-on, après avoir chassé un usurpateur, Darius affermit

père y avait envoyés, les Athéniens et les Spartiates les avaient jetés, les uns dans un fossé, les autres dans un puits, en leur disant d'y prendre à volonté de la terre et de l'eau pour les porter à leur prince. Ces gens ne pouvaient pas souffrir qu'on touche à leur liberté, même par la moindre parole. **39.** Cependant, pour avoir agi de la sorte, les Spartiates reconnurent qu'ils avaient encouru la haine des dieux, et même de Talthybie<sup>34</sup>, le dieu des hérauts. Pour apaiser les dieux, ils décidèrent d'envoyer deux de leurs concitoyens se présenter à lui pour qu'il dispose d'eux à son gré et qu'il se paie ainsi pour les ambassadeurs de son père qu'ils avaient tués. Deux Spartiates, l'un nommé Sperthès et l'autre Boulès, s'offrirent de leur plein gré pour faire ce paiement. Il y allèrent donc et ils s'arrêtèrent en chemin au palais d'un Perse qu'on nommait Hydarnès, qui était lieutenant du roi pour toutes les villes d'Asie situées sur le bord de la mer; il les accueillit fort honorablement et leur offrit un grand banquet; après avoir parlé à bâtons rompus, il leur demanda pourquoi ils s'obstinaient à refuser l'amitié du roi. **40.** « Voyez, Spartiates, dit-il, et sachez par mon entremise comment le roi sait honorer ceux qui méritent de l'être; pensez que si vous lui apparteniez, il vous traiterait de même; si vous lui apparteniez et qu'il vous eût connu, vous seriez tous gouverneurs d'une ville en Grèce. —

---

son pouvoir avant d'entreprendre des conquêtes à l'est et au nord de la Perse. Les révoltes des cités grecques d'Ionie (499) le décidèrent à attaquer la Grèce continentale; mais ses troupes furent vaincues à Marathon en 490.

34. Talthybie, héraut des armées achéennes, originaire de Sparte, selon Homère dans *l'Iliade*, et qui acquit le statut de demi-dieu, du moins à Sparte.

Hydarnès, tu ne saurais nous donner un bon conseil sur cette question, répondirent les Lacédémoniens, parce que le bien que tu nous promets, tu en as fait l'expérience, mais celui dont nous jouissons, tu ne sais pas ce que c'est : tu as connu la faveur du roi, mais tu ne sais rien de la liberté ; tu ne sais pas quel goût elle a, ni comme elle est douce. Or si tu en avais tâté, tu nous conseillerais toi-même de la défendre, non pas avec la lance et le bouclier, mais avec les dents et les ongles. » Seul le Spartiate disait ce qu'il fallait dire ; mais certes chacun parlait selon l'éducation qu'il avait reçue. Car il ne pouvait pas se faire que le Perse ait le regret de la liberté puisqu'il ne l'avait jamais connue, ni que le Lacédémonien supporte la sujétion, après avoir goûté à l'indépendance.

**41.** Caton d'Utique<sup>35</sup>, alors qu'il était encore enfant sous la férule d'un maître, allait et venait souvent chez le dictateur Sylla<sup>36</sup>, chez lequel il avait ses entrées libres tant à cause du rang de sa famille que parce que Sylla et lui étaient proches parents. Il était toujours accompagné de son maître quand il y allait, comme les enfants de bonne maison en ont l'habitude.

---

35. Marcus Porcius Caton, homme politique romain (95-46 av. J.-C.). Caton fut un des chefs de l'oligarchie sénatoriale durant la période troublée qui précéda la chute de la république romaine. Il lutta contre Catilina, puis s'allia à Pompée contre César. Il se suicida à Utique après la défaite définitive des armées pompéiennes ou républicaines. – Voir Plutarque, *Vie de Caton*, particulièrement 3.2-4.

36. Lucius Cornélius Sylla, général et homme politique romain (138-78 av. J.-C.). Chef du parti aristocratique, Sylla fut le rival de Marius. Ayant écrasé le parti populaire en 82, devenu dictateur à vie, il tenta de *redresser* Rome. Il se retira brusquement un an avant sa mort.



Il s'aperçut que dans le palais de Sylla, en sa présence ou par son commandement, on emprisonnait les uns, on condamnait les autres ; l'un était banni, l'autre étranglé ; l'un demandait la confiscation des biens d'un citoyen, l'autre la tête de quelqu'un. En somme, tout s'y passait, non pas comme chez un magistrat de la cité, mais comme chez un tyran du peuple ; ce n'était pas un parquet de justice, mais une officine de tyrannie. Le jeune garçon dit alors à son maître : « Pourquoi ne me donnez-vous pas un poignard ? Je le cacherai sous ma robe ; j'entre souvent dans la chambre de Sylla avant qu'il ne soit levé ; j'ai le bras assez fort pour en débarrasser la ville. » **42.** Voilà certes une parole qui appartient bien à Caton ; c'était, pour ce personnage, un début digne de sa mort. Et même si on ne mentionnait ni son nom ni son pays et qu'on racontait seulement le fait tel quel, la chose parlerait d'elle-même et on jugerait probablement qu'il était Romain et né à Rome et qu'alors Rome était libre. À quel propos tout ceci ? Ce n'est certes pas que j'estime que le pays ou le sol y fasse quelque chose ; car en toute contrée, en tout air, la sujétion est amère et la liberté plaisante. Mais je suis d'avis qu'on doit avoir pitié de ceux qui, en naissant, se sont trouvés le joug au cou, qu'on doit les excuser ou leur pardonner si, n'ayant jamais vu l'ombre même de la liberté et n'en étant pas avertis, ils ne s'aperçoivent pas du malheur que c'est pour eux d'être esclaves. **43.** S'il y avait un pays, comme Homère le dit de celui des Cimmériens<sup>37</sup>, où le Soleil se montre

---

37. Voir Homère, *Odyssée* XI.11-19. – Il n'est pas question chez Homère d'un peuple qui voit le soleil pendant six mois pour ensuite sommeiller dans l'obscurité le reste de l'année : une

autrement qu'à nous et où, après les avoir éclairés pendant six mois consécutifs, il laisse sommeiller les habitants dans l'obscurité sans revenir durant le reste de l'année, s'étonnerait-on si ceux qui naîtraient pendant cette longue nuit, s'ils n'avaient jamais entendu parler de la clarté, ni vu le jour, s'accoutumaient aux ténèbres où ils sont nés, sans désirer la lumière ? On ne se plaint jamais de la perte de ce qu'on n'a jamais eu ; le regret ne vient qu'après le plaisir ; la conscience du mal vient toujours avec le souvenir de la joie passée. La nature de l'homme est bien d'être indépendant et de vouloir l'être ; mais sa nature est aussi telle qu'il prend naturellement le pli que l'éducation lui donne.

**44.** Ainsi nous pouvons dire que toutes les choses auxquelles l'éducation de l'homme l'accoutume lui paraissent naturelles. Pourtant, seulement ce à quoi sa nature simple et non altérée l'invite est natif. Ainsi, la première raison de la servitude volontaire, c'est la coutume. La même chose arrive aux plus braves courtauds qui, au commencement, mordent le mors et puis après s'en jouent, qui aujourd'hui se parent des harnais et tout fiers se rengorgent sous la barde, alors que naguère ils ruaient contre la selle. Ils se disent qu'ils ont toujours été sujets, que leurs pères ont vécu de la même manière ; ils pensent qu'ils sont tenus d'endurer le mal, s'en font accroire par des exemples et justifient eux-mêmes la maîtrise de leurs tyrans sous la

---

épaisse nuit sans fin pèse sur les Cimmériens d'Homère, qui demeurent actifs pourtant.

longueur du temps<sup>38</sup>, alors qu'en vérité les ans ne donnent jamais le droit de mal faire, mais augmentent plutôt l'injure. **45.** Il s'en trouve toujours quelques-uns mieux nés que les autres qui sentent le poids du joug et ne peuvent s'empêcher de le secouer, qui ne s'habituent jamais à la sujétion et qui, comme Ulysse, qui par mer et par terre cherchait toujours à voir la fumée de sa maison, ne peuvent jamais s'empêcher de penser à leurs privilèges naturels et de se souvenir de leurs prédécesseurs et de leur premier être. Ce sont volontiers ceux-là qui ayant l'entendement net et l'esprit clairvoyant ne se contentent pas de regarder ce qui est devant leurs pieds, comme fait la grosse populace, mais pensent à ce qu'il y a derrière et devant eux et se souviennent encore des choses passées pour juger de celles du temps à venir et pour mesurer les présentes ; ce sont ceux qui, ayant la tête bien faite, l'ont ensuite polie par l'étude et le savoir. Ceux-là, même si la liberté était entièrement perdue et tout à fait hors de ce monde, l'imagineraient, la toucheraient et même la savoureraient en esprit. La servitude ne serait pas de leur goût pour si bien qu'on l'accoutrât.

**46.** Le Grand Turc<sup>39</sup> s'est bien rendu compte que les livres et l'enseignement, plus que toute autre chose,

---

38. L'expression « sous la longueur du temps » suggère que les esclaves *sous* l'influence de la longueur du temps trouvent normale ou légitime la tyrannie qui s'exerce contre eux. – On aurait pu remplacer *sous* par *sur*, comme l'ont fait certains éditeurs. La phrase aurait alors signifié qu'ils considèrent la longueur même de la tyrannie comme une preuve de sa légitimité. La suite de la phrase soutient une telle interprétation et pourrait servir à autoriser la correction.

39. Nom donné à l'empereur turc. Voir ci-dessus la note 29.

donnent aux hommes le sens et l'entendement pour se reconnaître et haïr la tyrannie ; je veux dire que sur ses terres il n'a guère de gens savants et il n'en demande pas. Or ordinairement le bon zèle et l'affection de ceux qui ont gardé, malgré le temps, la dévotion de l'indépendance demeurent sans effet, si nombreux soient-ils, parce qu'ils ne s'entreconnaissent pas ; sous le tyran, la liberté d'agir, de parler et presque de penser leur est totalement enlevée ; chacun d'entre eux devient complètement isolé en son imagination. **47.** Donc Momus<sup>40</sup>, le dieu moqueur, ne se moqua pas trop quand il trouva à redire à l'homme que Vulcain avait fait, parce qu'il ne lui avait pas mis une petite fenêtre au cœur par où on puisse voir ses pensées. On voudrait bien dire<sup>41</sup> que Brutus<sup>42</sup>, Cassius<sup>43</sup> et

---

40. Pour Momus, voir Hésiode, *Théogonie* 214, et surtout Lucien, *Hermotime* 20.

41. Il s'agit dans le texte original d'un subjonctif imparfait et non d'un indicatif parfait : comme le montrent les exemples qu'on trouve quelques lignes plus loin, aux sections 51 et 56 et dans les *Essais* de Montaigne I.21 et III.12, *voulsist* (subjonctif imparfait) et *voulut* (indicatif parfait) sont deux formes bien distinctes l'une de l'autre. – La Boétie signale, semble-t-il, que ce qu'on voudrait bien dire ne s'est peut-être pas produit : le problème est dû en partie à notre incapacité d'interpréter avec certitude les actions humaines et les motifs qui les inspirent ; de plus, Brutus aurait pu être motivé, au moins partiellement, par la crainte d'être dominé ou dépassé par Cicéron, qui avait montré trop souvent son goût des premières places. En tout cas, il est sûr que Plutarque, source première de La Boétie, laisse entendre que les grands hommes dont il trace les portraits sont souvent diminués par des défauts importants.

42. Marcus Iunius Brutus, dit Brutus le Jeune, homme politique romain (85-42 av. J.-C.). Plébéien de naissance qui participa aux côtés de Pompée à la bataille de Pharsale en 48, Brutus fut

Casca<sup>44</sup>, lorsqu'ils entreprirent la libération de Rome ou plutôt du monde entier ne voulurent pas que soit de la partie Cicéron<sup>45</sup>, ce grand zélateur du bien public, s'il en fut jamais, parce qu'ils estimaient son cœur trop faible pour un si haut fait et qu'ils avaient bien confiance en sa volonté, mais n'étaient pas sûrs de son courage. **48.** Et toutefois, celui qui voudra parcourir les faits du passé et les annales anciennes trouvera peu ou point de cas où ceux qui, voyant leur pays mal mené et en mauvaises mains, ont entrepris, avec une intention bonne, entière et non feinte, de la libérer, n'y sont pas arrivés à bout, et où la liberté n'est pas venue s'épauler elle-même pour se montrer. Harmodios, Aristogiton<sup>46</sup>,

---

néanmoins comblé de charges politiques par le vainqueur César. Chef du complot contre César, il se suicida après avoir été défait à Philippes par les armées de Marc Antoine, qui était du parti des héritiers spirituels de César.

43. Caius Cassius Longinus, général romain (?-42 av. J.-C.). Allié de Pompée, Cassius bénéficia lui aussi de la générosité de César. Il fut pourtant l'instigateur du complot fomenté contre ce dernier. Il se fit donner la mort après la défaite de ses forces à Philippes.

44. Caius Servilius Casca, un des assassins de César.

45. Marcus Tullius Cicéron, orateur, philosophe et homme politique romain (106-43 av. J.-C.). En 77, après la mort du dictateur Sylla, Cicéron rentra à Rome pour poursuivre sa carrière d'avocat et débiter dans la carrière politique. Durant son consulat, il écrasa Catilina qui complotait pour renverser le régime républicain. Plus tard, lorsque les forces politiques de la république romaine se divisèrent irrémédiablement en partis fratricides, il se rallia à Pompée, puis accepta la victoire de César. Après la mort de César, il s'attira la haine d'Antoine et fut assassiné. – Pour toute cette partie du *Discours*, il faut se référer à Plutarque, *Vie de Cicéron* 42 et *Vie de Brutus le Jeune* 12.

46. Harmodios et Aristogiton assassinèrent Hipparque, fils de Pisistrate, tyran d'Athènes. Il y a plusieurs versions de leur action

Thrasybule<sup>47</sup>, Brutus l'Ancien<sup>48</sup>, Valérius<sup>49</sup> et Dion<sup>50</sup> exécutèrent heureusement ce qu'ils ont pensé vertueusement; en un tel cas, la fortune ne fait presque jamais défaut au bon vouloir. **49.** Brutus le Jeune et Cassius enlevèrent heureusement la servitude; mais en voulant ramener la liberté, ils moururent, non pas misérablement – quel blasphème ce serait de dire qu'il y a eu quoi que ce soit de misérable en la mort ou en la vie de ces gens! – mais certes, au grand dommage, au perpétuel malheur et à

---

et de ses motifs. – Voir Hérodote V.55, VI.109 et 123, Thucydide VI.55-59, Platon, *Hipparque* 229b-d, Aristote, *Constitution d'Athènes* 18, et Diodore de Sicile X.17.

47. Thrasybule, général et homme politique athénien (445-388 av. J.-C.). Chef du coup d'État militaire qui renversa le gouvernement oligarchique des Quatre-Cents, Thrasybule lutta ensuite contre les Trente Tyrans. Après avoir rétabli, en 403, la démocratie à Athènes, il participa activement jusqu'à sa mort à la vie politique et militaire de la cité. – Voir en particulier Thucydide VIII.73-81 et 100-105, et Diodore de Sicile XIV.32-33.

48. Lucius Iunius Brutus, dit Brutus l'Ancien, héros à demi légendaire de Rome. Au sixième siècle avant Jésus-Christ, Brutus aurait renversé le pouvoir royal, avec d'autres, et se serait montré un farouche partisan de la république qu'il instaura et affermit considérablement; il serait même allé jusqu'à faire exécuter ses propres fils pour avoir comploté contre la jeune république.

49. Publius Valerius Publicola, homme politique romain. Il aurait été consul en 509 et, avec Brutus, un des fondateurs de la république romaine. – Pour ces deux derniers personnages, voir Plutarque, *Vie de Publicola*, et Tite-Live I.56 à II.6.

50. Dion de Syracuse, homme politique grec (409-354 av. J.-C.). Ami de Platon, oncle de Denys le Jeune, le tyran de Syracuse, Dion fut exilé en 366. S'étant mis à la tête d'une puissante armée, il prit finalement Syracuse pour y établir la république, mais mourut assassiné bientôt après. – Voir Plutarque, *Vie de Dion*, et Diodore de Sicile XVI.9-13.

l'entière ruine de la république<sup>51</sup>, qui fut, semble-t-il, enterrée avec eux. **50.** Les autres entreprises qui ont été menées par la suite contre les empereurs romains n'étaient que des conjurations de gens ambitieux qu'on ne doit pas plaindre pour les inconvénients qu'ils ont connus, puisqu'il était facile de voir qu'ils désiraient, non pas supprimer la couronne, mais la changer de place en prétendant chasser le tyran et retenir la tyrannie. Moi-même, je ne voudrais pas que ceux-ci aient réussi et je suis content qu'ils aient montré, par leur exemple, qu'il ne faut pas abuser du saint nom de liberté pour accomplir un mauvais dessein.

**51.** Mais pour revenir à notre propos dont je m'étais presque égaré, la première raison pour laquelle les hommes servent volontairement, c'est qu'ils naissent serfs et sont éduqués comme des serfs. De celle-ci découle une autre raison : sous les tyrans, les gens deviennent aisément lâches et efféminés. Je sais énormément gré de la découverte de cette raison à Hippocrate le Grand<sup>52</sup>, père de la médecine, qui s'en est rendu compte et l'a dit tout simplement dans celui de ses livres qu'il intitula *Des maladies*<sup>53</sup>. Certes, ce

---

51. Cette fois, La Boétie emploie le mot dans un sens spécifique : la république, ou démocratie, s'oppose à la monarchie ou au régime impérial qui s'installa après la mort de César.

52. Hippocrate de Cos (460-380 av. J.-C.). Médecin à demi légendaire, à qui sont attribués de nombreux traités de médecine, Hippocrate s'est mérité le titre de père de la médecine par sa volonté de faire reposer cet art sur l'observation des phénomènes naturels et son souci d'une déontologie rigoureuse.

53. On ne trouve pas de passage semblable dans le traité *Des maladies*, mais plutôt dans le traité *Sur les airs, les eaux et les lieux* 16.23-25. Si cette filiation est la bonne, il faut remarquer qu'Hippocrate y souligne également que le courage et le désir de

personnage avait en tout le cœur à la bonne place et il le montra bien : lorsque le Grand Roi voulut l'attirer auprès de lui à force d'offres et de grands présents, il lui répondit qu'il se ferait un cas de conscience de se mêler de guérir les Barbares qui voulaient tuer les Grecs et de bien servir, par son art, celui qui entreprenait d'asservir la Grèce. La lettre<sup>54</sup> qu'il lui envoya se trouve encore aujourd'hui parmi ses autres œuvres et témoignera à jamais de son bon cœur et de sa noble nature. **52.** Il est donc certain qu'avec la liberté se perd tout d'un coup la vaillance. Les gens qui sont des sujets n'ont au combat ni ardeur, ni âpreté : ils vont au danger par manière d'acquit<sup>55</sup>, comme s'ils étaient attachés ou tout engourdis ; ils ne sentent pas brûler dans leur cœur l'ardeur de l'indépendance, qui fait mépriser le péril et donne envie d'acheter l'honneur et la gloire par une belle mort parmi ses compagnons. Parmi les hommes libres, c'est, à l'envi et à qui mieux

---

liberté sont aussi fonction du climat et de la géographie, ce que nie La Boétie (voir sect. 42). – Il y a peut-être ailleurs (sections 20 et 76 par exemple) d'autres allusions à l'œuvre d'Hippocrate. Voir, par exemple, *De l'art* 3.6-7, *Des maladies* II.48.15-16 et III 16 69-71, *Aphorismes* 2.29, et possiblement *Des lieux dans l'homme* 1.8-10. Cependant La Boétie aurait pu emprunter ces aphorismes à d'autres auteurs, à Cicéron par exemple : *Ad Atticum* XVI.15.5. – La lettre de Montaigne décrivant la mort de La Boétie montre que ce dernier était intéressé par les questions médicales et par les écrits des autorités dans le domaine, dont faisait partie Hippocrate.

54. Voir la lettre d'Artaxerxès à Hystanès, celle d'Hystanès à Hippocrate et celle d'Hippocrate à Hystanès dans le *corpus hippocraticum*.

55. C'est-à-dire : pour se décharger la conscience, pour la forme, négligemment.



mieux, chacun pour le bien commun, chacun pour soi ; ils s'attendent tous à avoir leur part du mal qu'est la défaite ou du bien qu'est la victoire. Mais les gens asservis, outre ce courage guerrier, perdent aussi en toutes choses la vivacité et ont le cœur bas, mou et incapable de toute grandeur. Les tyrans savent bien cela et, voyant qu'ils prennent ce pli, ils les y aident pour mieux les avachir.

**53.** Xénophon<sup>56</sup>, historien sérieux et du premier rang parmi les Grecs, a écrit un livre où il fait parler Simonide avec Hiéron, le tyran de Syracuse, des misères du tyran. Le livre est plein de bonnes et graves remontrances qui sont, à mon avis, aussi fines qu'il est possible. Plût à Dieu que tous les tyrans qui ont jamais existé l'eussent mis devant leurs yeux et s'en fussent servis comme miroir ! Je ne peux pas croire qu'ils n'auraient pas reconnu leurs verrues ni eu de la honte devant leurs taches. Dans ce traité, il parle des tourments des tyrans qui, en faisant du mal à tous, sont contraints de craindre tout le monde : entre autres choses, il dit que les mauvais rois se servent d'étrangers à la guerre et les prennent à leur solde, n'osant pas assez se fier à leurs gens, à qui ils ont fait du tort, pour leur mettre des armes entre les mains.

---

56. Xénophon (430-354 av. J.-C.). Aristocrate athénien et disciple de Socrate, Xénophon participa à l'expédition de Cyrus contre Artaxerxès, roi de Perse, et à la retraite des troupes grecques, l'une et l'autre décrite dans la *Retraite des dix mille* ou *Anabase*. Compagnon du roi lacédémonien Agésilas pendant plusieurs années, il se retira à Scillonte et à Corinthe où il écrivit ses œuvres, dont l'*Hiéron*. Dans ce texte, il fait discuter le poète Simonide avec Hiéron, le tyran de Syracuse, afin de faire le procès de la tyrannie. – Voir *Hiéron* 5-7.

**54.** Pourtant, il y a eu de bons rois qui ont eu à leur solde des mercenaires d'une nation étrangère comme les rois français eux-mêmes, et plus encore autrefois qu'aujourd'hui. Mais ils l'ont fait dans une autre intention : pour sauver les leurs, ne comptant pour rien l'argent perdu pour épargner leurs hommes. C'est ce que disait Scipion, je crois, le Grand Africain<sup>57</sup> : il aurait préféré avoir sauvé un seul citoyen plutôt que d'avoir défait cent ennemis. Mais il est sûr que le tyran ne croit pas sa puissance assurée, tant qu'il n'est pas arrivé à éliminer tout subordonné qui vaille quelque chose. C'est donc à bon droit qu'on lui dira ce que Thrason, ou Térence<sup>58</sup>, se vante d'avoir reproché au maître des éléphants :

« C'est pour ça que si fier vous êtes :  
Vous avez la charge des bêtes. »

---

57. Publius Cornelius Scipion, dit le Premier (ou le Grand) Africain (235-183 av. J.-C.). Général romain, Scipion fit face aux armées carthagoises en Espagne puis en Afrique où il conquiert Carthage. Vers la fin de sa vie, il se vit attaquer à Rome par les patriciens qui s'inquiétaient de la puissance politique énorme et continue de la famille des Scipions. – Pour la phrase qui lui est attribuée, à tort semble-t-il, voir Tite-Live XXII 25 15, où l'on trouve une opinion semblable mais dans la bouche de Fabius Maximus, qui allait devenir le rival de Scipion. Agostino Nifo, dans son livre *Libellus de his quæ ab optimis principibus agenda sunt* (13, folio 9), affirme sensiblement la même chose que La Boétie ici, et fait donc la même erreur (?) d'attribution.

58. Publius Térence Afer (190-159 av. J.-C.). D'origine africaine, Térence, un esclave affranchi, fit partie d'un cercle de jeunes aristocrates *hellénisants*, dont Scipion justement était membre. Il écrivit six comédies dont *L'Eunuque* que cite La Boétie (vers 415). Il mourut vers l'âge de quarante ans au cours d'un voyage en Grèce. – Thrason est le personnage de la pièce de Térence qui prononce les mots cités et traduits ici.

**55.** Mais cette ruse des tyrans d'abêtir leurs sujets ne peut se connaître plus clairement que dans le cas de Cyrus<sup>59</sup> et des Lydiens. Après qu'il se fut emparé de Sardes<sup>60</sup>, la maîtresse ville de la Lydie, eut réduit à sa merci Crésus<sup>61</sup>, ce roi si riche, et l'eut emmené avec lui, on lui apporta la nouvelle que les habitants de Sardes s'étaient révoltés. Il aurait pu rapidement les prendre en main ; mais comme il ne voulait pas mettre à sac une si belle ville ni être obligé d'y maintenir constamment une armée pour la garder, il s'avisa d'un grand expédient pour s'assurer de ses habitants : il établit dans la ville des bordels, des tavernes et des jeux publics et fit publier une ordonnance à l'effet que les habitants devraient les fréquenter. Il se trouva si bien avec cette garnison qu'il ne fut jamais nécessaire par la suite de tirer l'épée contre les Lydiens ; ces pauvres et misérables gens s'amusèrent à inventer toutes sortes de jeux, si bien que les Latins ont tiré de leur nom un mot : ce que nous appelons *passé-temps*, ils l'appellent *ludi* comme s'ils voulaient dire *Lydie*<sup>62</sup>.

---

59. Cyrus Ier, roi de Perses ( 235-183 av. J.-C.). Fils de Cambyse Ier, Cyrus est considéré comme le fondateur de l'empire perse. Ayant succédé à son père, il vainquit Astyage, roi des Mèdes et Crésus, roi des Lydiens ; il soumit plusieurs cités grecques de la côte méditerranéenne et conquit les Égyptiens et les Babyloniens.

60. Sardes est la capitale de la Lydie, territoire qui couvre la partie occidentale de la Turquie d'aujourd'hui.

61. Crésus est un roi célèbre pour ses richesses ; on dit : « riche comme Crésus ».

62. Voir Hérodote I.94 et 155-156. Cependant le texte d'Hérodote n'est qu'un appui imparfait pour les remarques de La Boétie. En conséquence, il serait peut-être plus exact de renvoyer le lecteur aux *Adages* d'Érasme (*Opera* 1703, t. II, coll 611 E-F), où on trouve la même remarque étymologique.

**56.** Tous les tyrans n'ont pas déclaré aussi expressément qu'ils voudraient efféminer leurs gens ; mais, en vérité, ce que celui-ci ordonna formellement et réalisa de fait, la plupart l'ont tenté en sous-main. À vrai dire, c'est le naturel de la petite populace, toujours en plus grand nombre dans les villes, d'être soupçonneuse à l'endroit de celui qui l'aime et simple face à celui qui la trompe. Ne croyez pas qu'il y ait aucun oiseau qui se prenne mieux à la pipée, aucun poisson qui, pour la récompense du ver, ne s'accroche plus tôt à l'hameçon que tous ces peuples qui se laissent promptement allécher à la servitude par la moindre plume qu'on leur passe, comme on dit, devant la bouche. C'est merveille de voir comment ils se laissent aller aussitôt pour peu qu'on les chatouille.

**57.** Les théâtres, les jeux, les farces, les spectacles, les gladiateurs, les bêtes étranges, les médailles, les tableaux et autres drogues semblables étaient, pour les peuples anciens, les appâts de la servitude, le prix de leur liberté, les outils de la tyrannie ; les anciens tyrans avaient ce moyen, cette pratique, ces allèchements pour endormir leurs sujets sous le joug. Ainsi, les peuples devenus sots, trouvant beaux ces passe-temps, amusés par un vain plaisir qui leur passait devant les yeux, s'habituèrent à servir aussi naïvement mais plus mal que les petits enfants qui, en voyant les luisantes images des livres enluminés, apprennent au moins à lire.

**58.** Les tyrans romains se rendirent compte d'une autre chose encore, à savoir de fêter souvent les décuries du peuple, abusant comme il le fallait cette canaille qui se laisse aller au plaisir de la bouche plus aisément qu'à toute autre chose. Le plus avisé et habile d'entre eux n'aurait pas laissé son écuelle de soupe

pour recouvrer la liberté de la république de Platon<sup>63</sup>. Les tyrans faisaient largesse d'un quart de blé, d'un setier de vin et d'un sesterce<sup>64</sup>; et c'était pitié d'entendre alors crier: « Vive le roi ! » Les lourdauds ne se rendaient pas compte qu'ils ne faisaient que recouvrer une partie de leur bien et que le tyran n'aurait pas pu leur donner ce qu'ils recouvreraient s'il ne le leur avait ôté auparavant. **59.** Un tel ramassait un jour le sesterce et se gorgeait au festin public en bénissant Tibère<sup>65</sup> et Néron<sup>66</sup> de leur belle libéralité et, le lendemain, était contraint d'abandonner ses biens à

---

63. Platon, surnom donné à Aristocléis d'Athènes (427-347 av. J.-C.). Aristocrate athénien, Platon devint disciple de Socrate. Sa vie fut consacrée à l'enseignement à Athènes, à l'écriture et aux voyages à l'étranger. Il est l'auteur de nombreux dialogues où, généralement, son maître Socrate tient le premier rôle. – La Boétie fait allusion à la cité parfaitement juste décrite par Socrate dans la *République*, dialogue platonicien très important: on y parle d'un régime politique fort élevé et fort sévère où régnerait un roi-philosophe.

64. Le quart valait environ cent grammes, le setier environ sept litres. Le sesterce était une monnaie romaine qui valait deux as et demi. On devine que ces quantités sont proposées comme étant dérisoires.

65. Tibère Claudius Nero, empereur romain (42 av. J.-C. à 37 ap. J.-C.). Adopté par Auguste, Tibère conquiert en partie la Germanie. Il devint empereur en l'an 14 de notre ère. Après plusieurs années d'un règne habile mais entaché de crimes, il se retira à Capri, laissant l'empire entre les mains de son ministre Séjan. – Voir Suétone, *Vie des douze Césars* III, et Tacite, *Annales* I-VI.

66. Lucius Domitius Claudius Néron (37-68). Adopté par Claude en 51, Néron, grâce aux intrigues de sa mère Agrippine, devint empereur en 58. Son règne fut d'abord bon et même doux, mais se transforma bientôt en une succession de scandales et de bains de sang. Il mourut misérablement lorsque l'empire entier se révolta contre lui. – Voir Suétone VI, et Tacite XIII-XVI.

leur avarice, ses enfants à leur luxure et même son sang à la cruauté de ces magnifiques empereurs ; alors il ne disait pas un mot de plus qu'une pierre, il ne se remuait pas plus qu'une souche. La populace a toujours été comme ça : elle est dissolue et tout ouverte au plaisir qu'elle ne peut honnêtement recevoir et insensible au tort et à la douleur qu'elle ne peut honnêtement supporter. **60.** Je ne vois maintenant personne qui, en entendant parler de Néron, ne tremble au seul surnom de ce vil monstre, de cette immonde et sale peste du monde. Et pourtant, on peut dire de lui, de ce boutefeu, de ce bourreau, de cette bête sauvage, qu'après sa mort qui fut aussi vile que sa vie, le noble peuple romain, en se souvenant des jeux et des festins qu'il organisait, en éprouva un tel déplaisir qu'il fut sur le point d'en porter le deuil. Ainsi l'a écrit Cornelius Tacite<sup>67</sup>, auteur bon, sérieux et des plus fiables. **61.** Et on ne trouvera pas cette attitude étrange, étant donné ce que ce même peuple avait fait auparavant, à la mort de Jules César<sup>68</sup>, qui donna congé aux lois et à la liberté, et chez qui il n'y eut, me semble-t-il, rien de

---

67. Caius Cornelius Tacite, historien romain (55-120). Après avoir connu une carrière politique assez brillante, Tacite écrivit deux grandes œuvres historiques qui décrivent le règne de certains empereurs romains : les *Annales* et les *Histoires*. – La Boétie se réfère ici aux *Histoires* I 4.

68. Caius Jules César (101-44 av. J.-C.). Né d'une ancienne famille noble de Rome, Jules César, membre de la faction populaire à Rome, se distingua dans les diverses charges politiques et militaires qu'il exerça (80-60). Il contrôla Rome avec l'aide de Crassus et de Pompée, éliminés ensuite l'un après l'autre (53 et 48). César se trouva ainsi maître de Rome, mais fut assassiné au milieu du Sénat avant de pouvoir se faire nommer roi de Rome. – Voir Plutarque, *Vie de César* 58.1 et Suétone I.84-85.

bon. Car son humanité elle-même qu'on vante tant fut plus dommageable que la cruauté du plus sauvage tyran de tous les temps, parce que ce fut sa venimeuse douceur qui sucra la servitude pour le peuple romain. Mais après sa mort, ce peuple, qui avait encore à la bouche le goût de ses banquets et à l'esprit le souvenir de ses prodigalités, pour lui faire honneur et l'incinérer, amoncela à l'envi les bancs de la place publique ; puis il lui éleva une colonne en tant que père du peuple – c'est l'inscription que portait le chapiteau – et, tout mort qu'il était, lui fit plus d'honneur qu'il ne devait, en droit, en faire à aucun homme, si ce n'est peut-être à ceux qui l'avaient tué. **62.** Les empereurs romains n'oublièrent pas non plus de prendre, ordinairement, le titre de tribun du peuple tant parce que cet office était tenu pour saint et sacré que parce qu'il était établi pour la défense et la protection du peuple. Sous faveur des institutions de l'État, ils s'assuraient par ce moyen que le peuple se fierait davantage à eux, comme s'il suffisait d'en entendre le nom plutôt que d'en ressentir les effets contraires. Mais ils ne font pas beaucoup mieux ceux qui aujourd'hui ne font aucun mal, même grand, sans faire précéder de quelque joli propos sur le bien public et le soulagement commun. Car tu connais bien, Longa, le formulaire<sup>69</sup> dont ils pourraient user assez finement en certaines circonstances ; mais certes, dans la plupart des cas, on ne peut parler de finesse, là où il y a tant d'impudence. **63.** Les rois d'Assyrie et, après

---

69. Allusion possible au rituel du sacre du roi de France ou aux livres expliquant ce rituel.

eux, les rois de la Médie<sup>70</sup> ne paraissaient en public que le plus tard possible, afin que la populace se demande s'il y avait, chez eux, quelque chose de surhumain, et pour laisser rêver les gens qui se montrent volontiers imaginatifs, là où ils ne sont pas en mesure de juger de vue. Ainsi, par ce mystère, les nombreuses nations qui firent assez longtemps partie de l'empire assyrien s'habituèrent à servir et servaient d'autant plus volontiers qu'ils ne savaient pas quel était leur maître ou même à peine s'ils en avaient un ; ainsi tous craignaient par foi quelqu'un que personne n'avait jamais vu. **64.** Les premiers rois d'Égypte ne se montraient guère en public sans porter tantôt un chat, tantôt une branche, tantôt du feu sur la tête et ainsi se masquaient et se faisaient bateleurs<sup>71</sup>. Et en faisant cela, par l'étrangeté de la chose, ils donnaient à leur sujets quelque cause de leur porter révérence et admiration, là où, à mon avis, ils n'auraient offert qu'un passe-temps et provoqué la risée des gens qui n'auraient pas été trop sots ou trop asservis. C'est pitié d'entendre parler de tout ce que les tyrans du passé utilisaient pour fonder leur tyrannie, de combien de petits moyens ils se servaient, eux qui avaient de tout temps trouvé cette populace fait à leur gré, à qui ils ne savaient pas tendre le filet si mal qu'ils ne viennent s'y prendre et qu'ils ont toujours trompée à si bon marché qu'ils ne l'assujettissaient jamais autant que lorsqu'ils

---

70. L'empire assyrien, dont la capitale était Ninive, et l'empire médique, ayant pour capitale Ecbatane, précédèrent l'empire perse qui les engloba à partir du règne de Cyrus (539 av. J.-C.). – Pour les remarques de La Boétie, voir Hérodote I.99, et Diodore de Sicile II.21.3-8 et 23.1.

71. Voir Diodore de Sicile I.62.4.



s'en moquaient le plus.

**65.** Que dirai-je d'une autre belle bourde que les peuples anciens prirent pour de l'argent comptant ? Ils crurent fermement que le gros orteil de Pyrrhus<sup>72</sup>, roi des Épirotes, faisait des miracles et guérissait les malades de la rate ; ils enrichirent encore le conte, en disant que cet orteil, après qu'on eut brûlé tout le cadavre, avait été trouvé intact parmi les cendres, sauvé malgré le feu. C'est toujours ainsi que le sot peuple fabrique lui-même les mensonges qu'il se met à croire par la suite ; beaucoup d'auteurs ont écrit cela, mais ils l'ont fait de telle façon qu'il est facile de voir qu'ils l'ont trouvé parmi les bruits de la ville et les vaines paroles de la populace. **66.** Revenant d'Assyrie et passant par Alexandrie pour aller à Rome s'emparer de l'Empire, Vespasien<sup>73</sup> fit des merveilles : il redressait les boiteux, il rendait la vue aux aveugles et fit quantité d'autres belles choses ; celui qui ne pouvait pas voir la fausseté de tout cela était, à mon avis, plus aveugle que ceux qu'il guérissait. Les tyrans eux-mêmes trouvaient bien étrange que les hommes puissent en supporter un autre qui leur faisait du mal ; ils s'efforçaient donc de

---

72. Pyrrhus, roi d'Épire (319-272 av. J.-C.). Parent d'Alexandre le Grand, Pyrrhus put s'établir sur le trône de son père en 295. Il attaqua la Macédoine, l'Italie et la Sicile à différents moments de son règne. Contre les Romains, chacune de ses victoires se révéla coûteuse et sans suites politiques stables ; d'où l'expression « victoire à la Pyrrhus ». – Voir Plutarque, *Vie de Pyrrhus* 3.

73. Titus Flavius Vespasien, empereur romain (9-79). À la fois politicien et homme militaire, Vespasien fut reconnu empereur par les légions d'Orient en 69. Il réorganisa l'administration publique et consolida l'empire. – Voir Suétone VIII.7, Tacite, *Histoires* IV.81, ou encore Dion Cassius 66.8.

mettre devant eux la religion comme garde du corps et d'emprunter, s'il était possible, quelque échantillon de la divinité pour le maintien de leur méchante vie. C'est pourquoi, si l'on en croit la Sibylle de Virgile<sup>74</sup> en son enfer, Salmonée, pour s'être ainsi moqué des gens et avoir voulu jouer les Jupiter, paie maintenant : la sibylle le vit dans l'arrière-enfer...

**67.** «Souffrant cruels tourments pour vouloir imiter

Les tonnerres du ciel et feux de Jupiter.

Dessus quatre coursiers, oui, il allait branlant

Haut monté, dans son poing un grand flambeau  
brillant,

Pour tous les peuples grecs et dans le plein  
marché

De la ville d'Élide, haut, il avait marché ;

En faisant sa bravade, ainsi entreprenait

Sur l'honneur qui sans plus aux dieux  
appartenait,

L'insensé, qui l'orage et foudre inimitable

Contrefaisait d'airain et d'un cours effroyable

De chevaux à sabots le Père tout-puissant.

Lequel, bientôt après, ce grand mal punissant,

Lança non un flambeau, non pas une lumière

D'une torche de cire avecque sa fumière,

---

74. Publius Virgile, poète épique latin (70-19 av. J.-C.). Après s'être essayé à la vie publique, Virgile se tourna vers l'étude et la poésie. Il écrivit les *Bucoliques*, les *Géorgiques* et enfin l'*Énéide*, une épopée qui décrit les circonstances entourant la fondation de Rome par Énée, héros troyen. – La sibylle serait une devineresse qui, selon le sixième livre de l'*Énéide*, descendit aux enfers avec Énée et lui décrivit, entre autres, les tourments de certains criminels morts, dont Salmonée, fils d'Éole, roi d'Élide.

Et de ce rude coup, d'une horrible tempête,  
Il le porta à bas, les pieds par-dessus tête <sup>75</sup>. »

Si celui-ci, qui ne faisait que le sot, est maintenant si bien traité là-bas, je crois que ceux qui ont abusé de la religion pour être méchants s'y trouveront à encore meilleures enseignes.

**68.** Les nôtres semèrent en France je ne sais quoi de semblable : des crapauds, des fleurs de lys, une ampoule et un oriflamme <sup>76</sup>. Quoi qu'il en soit, pour ma

---

75. Voir l'*Énéide* VI 585-594. – Les vers de La Boétie, qui se plient aux règles de la rime et de la métrique, ne sont pas très clairs ; voici une traduction plus simple du texte de Virgile : « En enfer Salmonée est traîné par quatre chevaux alors qu'il agite sa torche. Autrefois il avait traversé, en triomphant, les peuples grecs et sa propre cité en Élide et avait réclamé pour lui-même l'honneur des dieux ; l'insensé avait simulé l'orage et l'inimitable foudre au moyen du bronze et du piétinement de chevaux aux pieds de corne. Mais le Père tout-puissant lança une flèche de l'intérieur des nuages denses – ce n'était pas un flambeau ou la lumière enfumée d'une torche – et dans un immense tourbillon le fit tomber. »

76. Les quatre objets sont des symboles de la monarchie française qui remonteraient au règne de Clovis, le premier roi de la France. Le crapaud était représenté sur les armoiries originelles de Clovis alors qu'il était encore païen ; la fleur de lys et l'oriflamme auraient remplacé ce premier signe suite à quelques interventions divines ; la sainte ampoule serait une fiole contenant le baume dont Clovis fut oint par saint Rémi : une colombe, descendue du ciel, l'aurait apporté dans son bec. Comme le prédit La Boétie, on retrouve tous ces symboles dans le livre quatre de la *Franciade* de Ronsard, publiée en 1572, mais commencée vers 1555 ; la *Franciade* est une sorte d'*Énéide* de la France – d'où sans doute les allusions à Virgile ici – quoique l'imitation soit bien moins réussie que l'original. – Pour toute cette section du *Discours* en ce qui a trait aux légendes

part, je ne veux pas me montrer incrédule puisque ni nous ni nos ancêtres n'avons eu jusqu'ici une raison d'être incrédules, ayant toujours eu des rois si bons en temps de paix et si vaillants en temps de guerre que, même s'ils naissent rois, il semble qu'ils n'ont pas été faits par la nature comme les autres, mais plutôt choisis par Dieu tout-puissant avant leur naissance pour le gouvernement et la conservation de ce royaume. **69.** Et même si cela n'était pas vrai, je ne voudrais pas pour autant entrer en lice pour débattre de la vérité de nos histoires et les éplucher trop particulièrement de peur d'enlever ce beau thème auquel notre poésie française pourra beaucoup s'exercer. Elle est maintenant, non pas accoutrée, mais, semble-t-il, refaite à neuf par notre Ronsard<sup>77</sup>, notre Baïf<sup>78</sup>, notre du Bellay<sup>79</sup>, qui, en cela font si bien progresser notre langue que j'ose espérer que bientôt, sur ce point, les Grecs et les Latins n'auront guère plus d'autre avantage sur nous que peut-être le droit d'aïnesse. Et certes, je ferais grand tort à notre rime – car j'use volontiers de ce mot et il ne me déplaît pas, parce que bien que plusieurs l'aient rendue mécanique, je vois assez de gens qui sont à même de l'ennoblir de

---

et aux symboles religieux entourant la monarchie française, on consultera avec profit *Les Rois thaumaturges* de Marc Bloch.

77. Pierre de Ronsard, poète français (1524-1585). Ronsard fut le chef de file de l'école dite de la Pléiade ; ses œuvres poétiques principales sont les *Odes*, les *Amours* et les *Discours*.

78. Jean-Antoine de Baïf, poète français (1532-1589). Grand érudit, il fut membre de la Pléiade. – La Boétie aurait eu des contacts personnels avec Ronsard et Baïf.

79. Joachim du Bellay, poète français (1522-1589). Il fut un maître du sonnet et le théoricien de la Pléiade.

nouveau et de lui rendre son premier éclat –, mais je lui ferais grand tort, dis-je, si je lui enlevais ces beaux contes du roi Clovis<sup>80</sup>, où je vois déjà, me semble-t-il, combien plaisamment, combien aisément s'y égaiera la veine de notre Ronsard en sa *Franciade*. **70.** Je pressens sa portée ; je connais l'esprit fin et la grâce de cet homme : il emploiera notre oriflamme aussi bien que les Romains leurs anciles.

« Et des boucliers du ciel en bas jetés<sup>81</sup> »,

comme dit Virgile. Il utilisera notre ampoule aussi bien que les Athéniens le panier d'Érichthonios<sup>82</sup>. Il fera parler de nos armes aussi bien qu'ils ont parlé de leur olivier qu'ils maintiennent être encore dans la tour de Minerve<sup>83</sup>. Certes, je serais outrageant de vouloir

---

80. Clovis Ier, roi des Francs (466-511). Il conquiert l'essentiel de ce qui s'appelle aujourd'hui la France. Ayant accepté le catholicisme, religion de la plupart de ses sujets, il fonda la dynastie dite des *Mérovingiens*.

81. *Énéide* VIII.664. – L'ancile était un bouclier qui aurait été jeté du haut du ciel par les dieux et découvert par Numa, successeur de Romulus, le fondateur à demi légendaire de Rome ; Numa en fit faire onze copies pour éviter que l'original ne soit volé. Voir Plutarque, *Vie de Numa* 13.

82. Érichthonios, fils de la Terre, aurait été caché dans un panier par Athéna et confié aux trois filles d'Aglaure.

83. Minerve, selon le nom romanisé de la déesse grecque Athéna, déesse titulaire de la ville d'Athènes, aurait fait pousser un olivier sur l'Acropole lorsqu'elle lutta avec Poséidon, dieu des mers, pour la primauté religieuse à Athènes. – Voir Pausanias, *Attiques* 18.2 et 27.2, ou mieux encore, puisqu'il est ici question de poètes qui transmettent les mythes d'un peuple et de l'effet de ses mythes sur les hommes, Euripide, *Ion* 265-275 et 1426-1436. – La tour de

démentir nos livres et de courir ainsi sur les traces de nos poètes. **71.** Mais pour en revenir à mon propos dont je m'étais détourné je ne sais comment, il n'est jamais arrivé que les tyrans, pour assurer leur pouvoir, ne se soient pas efforcés d'accoutumer le peuple, non seulement à l'obéissance et à la servitude envers eux, mais encore à la dévotion. Donc ce que j'ai dit jusqu'ici sur comment apprendre aux gens à servir plus volontairement ne sert guère aux tyrans que pour le grossier petit peuple.

**72.** Mais j'en viens maintenant à un point qui est, à mon avis, le ressort et le secret de la domination, le soutien et le fondement de la tyrannie. Selon moi, il se trompe beaucoup celui qui pense que les haliebardes, les gardes et l'établissement d'une garde protègent les tyrans. Ils s'y appuient, je crois, plus pour la forme et comme épouvantail que pour la confiance qu'ils leur accordent. Les archers empêchent d'entrer au palais les mal habillés qui n'ont pas les moyens de nuire, et non les bien armés qui peuvent mener à bien une entreprise. Certes, il est aisé de raconter qu'il n'y a pas eu autant d'empereurs romains qui ont échappé au danger par le secours de leurs gardes qu'il y en a eu qui ont été tués par leurs propres archers. **73.** Ce ne sont pas les bandes de chevaliers, ce ne sont pas les compagnies de fantassins, ce ne sont pas les armes qui défendent le tyran. On ne le croira pas au premier abord, mais c'est pourtant vrai : ce sont toujours quatre ou cinq hommes qui maintiennent le tyran en place, quatre ou cinq qui tiennent pour lui tout le pays en

---

Minerve est sans doute l'Acropole, où on trouvait, croyait-on, l'olivier originel d'Athéna.

servage. Ça s'est toujours passé ainsi : cinq ou six hommes ont eu l'oreille du tyran ; ils se sont approchés de lui ou bien ont été appelés par lui pour être les complices de ses cruautés, les compagnons de ses plaisirs, les maquereaux de ses voluptés et pour profiter des biens tirés de ses pillages. Ces six dressent si bien leur chef que la société doit supporter le mal non seulement de ses méchancetés, mais aussi des leurs. **74.** Ces six en ont six cents qui profitent du peuple sous leurs ordres, et ils font de leurs six cents ce qu'ils font du tyran. Ces six cents en tiennent six mille sous leur commandement ; ils les ont élevés en rang et leur font donner le gouvernement des provinces ou les manient des deniers, afin que ces six mille soutiennent leur avarice et leur cruauté, qu'ils agissent quand c'est le temps et qu'ils fassent tant de mal supplémentaire qu'ils ne puissent survivre qu'à l'ombre de leurs chefs, ni échapper aux lois et aux peines judiciaires que par eux. Nombreuse est la suite qui vient après ces derniers ; celui qui voudra s'amuser à dévider ce fil verra que ce ne sont pas six mille, mais cent mille, mais des millions qui se rattachent au tyran par cette corde, dont il s'aide comme le Jupiter d'Homère<sup>84</sup>, qui se vante de pouvoir ramener à lui tous les dieux en tirant sur la chaîne. **75.** C'est de là que venait, sous Jules César, l'accroissement du Sénat, l'établissement de nouveaux rangs et l'érection d'offices ; ce n'était certes pas, quand on comprend bien, une réforme de la justice ; c'était de nouveaux

---

84. Jupiter ou Zeus est le dieu principal des Grecs, dieu de la foudre et de la justice. – Voir Homère, *Iliade* VIII.18-27.

soutiens pour la tyrannie<sup>85</sup>. On en arrive, en somme, par les faveurs ou les sous-faveurs, les gains et les regains qu'on obtient des tyrans, au point où il se trouve finalement presque autant de gens à qui la tyrannie semble profiter que de gens à qui la liberté serait agréable. **76.** De même que les médecins disent que s'il y a quelque chose de pourri en notre corps, dès que quelque chose bouge en un autre endroit, ça se rapproche de la partie malade ; de même dès qu'un roi s'est déclaré tyran, tout le mauvais, toute la lie du royaume, je ne dis pas un tas de larronneaux<sup>86</sup> et d'essorillés qui ne peuvent guère faire du mal ou du bien dans une république, mais ceux qui sont entachés d'une ardente ambition ou d'une notable avarice se regroupent autour de lui et le soutiennent pour avoir part au butin et être, sous le grand tyran, tyranneaux eux aussi. **77.** Ainsi font les grands voleurs et les corsaires fameux : les uns courent le pays, les autres poursuivent les voyageurs à cheval, les uns sont en embuscade, les autres font le guet, les uns massacrent, les autres dépouillent ; et quoiqu'il y ait entre eux des inégalités et que les uns ne soient que des valets et les autres chefs de l'assemblée, à la fin, il n'y en a pas un qui ne sente qu'il participe, sinon au butin principal, du moins à sa recherche. On dit bien que les pirates ciliciens non seulement s'assemblèrent en si grand nombre qu'il fallut envoyer contre eux Pompée le

---

85. Voir Suétone I.41, et Plutarque, *Vie de César* 68.1.

86. Le suffixe péjoratif *eau* s'ajoute, cette fois, au substantif *larron*, pour signifier : petit larron, médiocre larron. Quelques lignes plus loin, La Boétie répétera le tour avec le mot *tyran* pour former le mot *tyranneau*.



Grand<sup>87</sup>, mais aussi attirèrent dans une alliance plusieurs belles villes et grandes cités dans les havres desquelles, en revenant de leurs courses, ils se mettaient en sûreté; comme récompense, ils leur donnaient une part du profit du recel de leur pillage.

**78.** Ainsi le tyran asservit ses sujets, les uns par le moyen des autres, et il est protégé par ceux dont, s'ils valaient quelque chose, il devrait se protéger. Comme on dit, pour fendre du bois, il faut des coins du même bois<sup>88</sup>. Voilà ses archers, voilà ses gardes, voilà ses hallebardiers. Il est vrai qu'ils souffrent eux-mêmes quelque fois à cause de lui; mais ces perdus, ces abandonnés de Dieu et des hommes sont satisfaits d'endurer du mal pour pouvoir en faire, non pas à celui qui leur en fait, mais à ceux qui souffrent comme eux et qui n'y peuvent rien. **79.** Toutefois, en voyant ces gens qui servent bassement<sup>89</sup> le tyran pour tirer profit de sa tyrannie et de la servitude du peuple, il m'arrive souvent d'être étonné par leur méchanceté et quelquefois d'avoir pitié de leur sottise. Car, à vrai dire, qu'est-ce que s'approcher du tyran sinon s'éloigner de

---

87. Cnéius Pompée, dit le Grand, général romain (106-48 av. J.-C.). Partisan de Sylla et des patriciens lors de la guerre sociale contre Marius et les plébéiens, Pompée connut plusieurs victoires militaires importantes en Espagne, en Italie et en Orient. Il partagea l'empire avec César et Crassus. Il fut vaincu par César à Pharsale et assassiné par un gouverneur romain en Égypte. – Voir Plutarque, *Vie de Pompée*, particulièrement 24-28, et Appien, *Guerre de Mithridate* XIV.91-97.

88. Certaines autres versions du texte présente ici une variante : « il fait des coins du même bois ».

89. Un naquet était un jeune garçon qui servait les joueurs au jeu de paume. D'où le verbe *naqueter* qui avait le sens *servir bassement*.

sa liberté et, pour ainsi dire, serrer à deux mains et embrasser la servitude ? Qu'ils laissent un moment de côté leur ambition, qu'ils se défassent un peu de leur avarice et puis qu'ils se regardent et qu'ils se reconnaissent tels qu'ils sont, et ils verront clairement que les villageois et les paysans qu'ils foulent aux pieds autant qu'ils le peuvent et dont ils font pis que des forçats ou des esclaves, ils verront, dis-je, que même ainsi malmenés, ceux-ci sont encore plus fortunés et un peu plus libres qu'eux. **80.** Le laboureur et l'artisan, bien qu'asservis, en sont quittes en faisant ce qu'on leur dit ; mais le tyran voit ceux qui sont auprès de lui faire les coquins et mendier sa faveur ; il faut non seulement qu'ils fassent ce qu'il dit, mais aussi qu'ils pensent comme il le veut et souvent, pour le satisfaire, qu'ils préviennent aussi ses pensées. Il ne suffit pas pour eux de lui obéir, il faut encore lui complaire ; il faut qu'ils se rompent, qu'ils se tourmentent, qu'ils se tuent à travailler à ses affaires, et puis qu'ils prennent plaisir à son plaisir, qu'ils sacrifient leur goût au sien, qu'ils forcent leur caractère, qu'ils se dépouillent de leur naturel ; il faut qu'ils surveillent ses paroles, sa voix, ses signes et ses yeux, qu'ils n'aient ni œil, ni pied, ni main qui ne fasse constamment le guet pour épier ses volontés et pour découvrir ses pensées. **81.** Est-ce là vivre heureusement ? Cela s'appelle-t-il vivre ? Y a-t-il au monde chose moins supportable que cela, je ne dis pas pour un homme de cœur, je ne dis pas pour un homme bien né, mais seulement pour un homme qui a le sens commun ou, tout simplement, le visage d'un homme ? Quelle condition est plus misérable que de vivre ainsi : n'avoir rien à soi, tenir d'autrui son bien-être, sa liberté, son corps et sa vie ?

**82.** Pourtant ils veulent servir pour avoir des biens, comme s'ils pouvaient gagner quoi que ce soit qui leur appartienne alors qu'ils ne s'appartiennent même pas à eux-mêmes; et comme si quelqu'un pouvait avoir quelque chose à soi sous un tyran, ils veulent posséder des biens et ne se souviennent pas que ce sont eux qui donnent au tyran la force d'enlever tout à tous et de ne rien laisser qu'on puisse dire appartenir à quelqu'un. Ils voient que rien autant que les biens ne fait des hommes les objets de sa cruauté, qu'il y a aucun crime contre lui qui soit davantage digne de mort que la possession, qu'il n'aime que les richesses et ne défait que les riches; et pourtant, ils se présentent devant lui comme devant le boucher et s'offrent à lui comme ça, pleins et repus, comme pour lui donner envie de leurs richesses. Ces favoris ne doivent pas se souvenir de ceux qui ont gagné beaucoup de biens dans l'entourage des tyrans mais plutôt de ceux qui, après avoir amassé du bien pendant un temps, ont perdu et leurs biens et leurs vies; ils ne doivent pas penser à ce que d'autres y ont gagné mais plutôt au peu de temps qu'ils ont gardé ces richesses.

**83.** Qu'on parcoure toute l'histoire ancienne, qu'on regarde celle de notre temps, et on verra clairement le grand nombre de ceux qui, après avoir gagné par de mauvais moyens l'oreille des princes, après avoir profité de leur méchanceté ou abusé de leur simplicité, ont été anéantis à la fin par ces princes eux-mêmes; on verra que ces derniers ont eu autant de facilité à les élever qu'ils ont montré d'inconstance pour les abattre. Certainement, de ce grand nombre de gens qui se sont trouvés auprès de tant de mauvais rois, il y en a eu peu, ou presque pas, qui n'ont pas fait eux-mêmes

l'expérience de la cruauté du tyran qu'ils avaient attisée auparavant contre les autres ; le plus souvent, après s'être enrichis des dépouilles d'autrui à l'ombre de sa faveur, ils l'ont finalement enrichi de leurs propres dépouilles.

**84.** Il en va de même pour les gens de bien, si quelquefois il s'en trouve un qui soit aimé du tyran ; même s'ils ont été tout à fait en ses bonnes grâces, et qu'aient brillé leur vertu et leur intégrité, qui inspire, quand on la voit de près, une certaine révérence même aux plus méchants ; mais les gens de bien, dis-je, ne sauraient durer, et il faut qu'ils ressentent le mal commun et éprouvent les maux de la tyrannie. **85.** Un Sénèque<sup>90</sup>, un Burrhus<sup>91</sup>, un Thraséa<sup>92</sup>, ce trio de gens de bien – la mauvaise fortune de deux d'entre eux les plaça près du tyran et mit entre leurs mains le maniement de ses affaires ; tous les deux étaient

---

90. Lucius Annæus Sénèque, homme politique et philosophe (4 av. J.-C. - 65 ap. J.-C.). Ayant embrassé la doctrine stoïcienne, Sénèque s'engagea dans la vie publique, non sans déroger à ses principes moraux. Après un exil, il se vit confier l'éducation du jeune Néron par Agrippine sa mère. Il se détacha de l'enfant devenu empereur à mesure que celui-ci montra son vrai visage ; à la fin, il se retira de la vie publique et composa de nombreuses œuvres philosophiques. Néron l'obligea à se suicider.

91. Sextus Afranius Burrhus, général romain (?-62 ap. J.-C.). Gouverneur de Néron, Burrhus réussit à contrôler un certain temps le jeune empereur qui finit par se débarrasser de lui.

92. Pætus Thraséa, sénateur romain (?- 66 ap. J.-C.). D'abord très en faveur auprès de Néron, Thraséa s'éloigna lentement du pouvoir. Il fut condamné à mort et se fit ouvrir les veines. – La Boétie se réfère ici aux derniers livres des *Annales* de Tacite. – Voir en particulier XII.8, XIII.2 et 49, XIV.12, 48, 49, 51-56, XV.20-23, 60-65, et enfin XVI.21-35. Voir aussi Suétone VI.7, 35, 37 et 52.

estimés de lui, tous les deux en étaient chéris ; l'un d'entre eux l'avait même éduqué et avait pour gage de son amitié l'éducation de son enfance –, mais ces trois-là sont, par leur mort cruelle, des témoins suffisants du peu de confiance qu'on doit avoir en la faveur d'un mauvais maître. Et en vérité quelle amitié peut-on espérer de celui qui a le cœur si dur qu'il hait son royaume qui ne fait que lui obéir et qui s'appauvrit lui-même et détruit son empire parce qu'il ne sait même pas s'aimer ?

**86.** Or, si on est tenté de dire que ceux-là ont connu ces malheurs parce qu'ils avaient bien vécu, qu'on examine attentivement l'entourage du même empereur et on verra que ceux qui obtinrent ses bonnes grâces et qui les gardèrent par de mauvais moyens n'ont pas duré plus longtemps. Qui a entendu parler d'amour aussi ardent, d'affection aussi opiniâtre, quel homme a eu un amour aussi obstinément furieux pour une femme que celui-là pour Poppée<sup>93</sup> ? Or elle fut empoisonnée par Néron lui-même. Agrippine<sup>94</sup>, sa mère, avait tué son mari Claude pour lui faire de la place afin qu'il puisse s'emparer de l'empire ; elle avait

---

93. Sabina Poppée (?- 65 ap. J.-C.). Maîtresse et, plus tard, épouse de Néron. – Voir Tacite, *Annales* XIII.45-46, XIV.1 et 63-65, XV.23 et XVI.6, où Tacite rejette explicitement l'hypothèse de l'empoisonnement de Poppée. Voir aussi Suétone VI 35.

94. Agrippine la jeune (16-59). Fille de Germanicus, épouse de Cnaeus Domitius Ahenobarbus, puis de l'empereur Claude qu'elle aurait assassiné pour placer son fils Néron sur le trône impérial, Agrippine tenta de dominer moralement Néron. Ce dernier résista à son influence et finit par la faire assassiner. – Voir Tacite, *Annales* IV.75, XIII.1-7, 22, 25-26, 41-42, 66-69, XIII.12-13, 18-21, et enfin XIV.1-10. Voir aussi Suétone VI.34.

toujours accepté de tout faire ou de tout souffrir pour l'obliger. Et ce fut son fils lui-même, son nourrisson<sup>95</sup>, son empereur fait main, qui, après avoir souvent manqué à son devoir envers elle, lui enleva finalement la vie. Tous auraient dit alors qu'elle avait trop bien mérité cette punition, si elle était venue des mains d'un autre que de celui à qui elle avait donné la vie. **87.** Qui fut jamais plus facile à manier, plus simple, pour mieux dire, plus véritablement naïf que l'empereur Claude<sup>96</sup> ? Qui fut jamais plus trompé par une femme que lui par Messaline<sup>97</sup> ? En fin de compte, il l'a remise entre les mains du bourreau. Les tyrans peuvent toujours avoir de la simplicité, s'ils en ont, quand il s'agit d'ignorer comment bien faire. Mais je ne sais comment, à la fin, le peu d'esprit qu'ils ont s'éveille pour user de cruauté, même envers leur proches. Assez connu est le beau mot de cet autre empereur<sup>98</sup>, qui,

---

95. Étant donné le sens que La Boétie donne ordinairement dans le *Discours* au verbe *nourrir*, on pourrait rendre le mot *nourrisson* par *élève*.

96. Tiberius Claude Drusus Nero Germanicus, empereur romain (10 av. J.-C. - 54 ap. J.-C.). Homme timide, ayant consacré sa vie à l'étude, Claude fut poussé au pouvoir par ceux qui tuèrent Caligula. Il réforma la monarchie. Il épousa Messaline, qui le bafoua publiquement, puis Agrippine, qui l'aurait empoisonné. – Voir Tacite, *Annales* XI-XII et Suétone V.

97. Valeria Messaline, impératrice romaine (?- 48 ap. J.-C.). Première épouse de Claude, Messaline domina à peu près totalement son époux. Sa débauche effrénée lui valut d'être exécutée par ordre de l'empereur Claude. – Voir Tacite, *Annales* XI.12-13 et 26-37.

98. Il s'agit de Caius Cæsar Germanicus Caligula (12-41). Adopté par Tibère, Caligula devint empereur en 37. Son règne fut sanglant et scandaleux. Après avoir échappé à plusieurs complots, il fut

voyant découvert la gorge de la femme qu'il aimait le plus et sans qui il semblait ne pas pouvoir vivre, la caressa de cette belle parole : « Ce beau cou sera coupé tout à l'heure si je l'ordonne. » **88.** Voilà pourquoi la plupart des tyrans étaient ordinairement tués par leurs plus grands favoris qui, ayant connu la nature de la tyrannie, ne pouvaient pas être sûrs de la bonne volonté du tyran et se défiaient de sa puissance. Ainsi Domitien<sup>99</sup> fut tué par Étienne, Commode<sup>100</sup> par une de ses amies, Antonin<sup>101</sup> par Macrin, et de même presque tous les autres.

**89.** Il est certain que le tyran n'est jamais aimé ni n'aime jamais. L'amitié est un nom sacré, c'est une chose sainte ; elle n'existe jamais qu'entre gens de bien et ne s'acquiert que par une estime mutuelle ; elle ne s'entretient pas tant par les bienfaits que par une bonne vie ; ce qui rend un ami sûr de l'autre, c'est la

---

assassiné par les soldats de la garde prétorienne qui mirent Claude à sa place. – Voir Suétone IV.33.

99. Titus Flavius Domitien, empereur romain (51-96). Successeur de son frère l'empereur Tite, Domitien fut un grand bâtisseur. Il lutta féroce­ment contre les patriciens sénateurs. Étienne, un de ses affranchis, tenta de l'assassiner ; sa besogne fut achevée par d'autres. – Voir Suétone VIII, *Domitien* 17, et Dion Cassius 67.17.

100. Lucius Ælius Aurelius Commode, empereur romain (161-192). Fils de Marc-Aurèle, Commode régna d'abord en association avec son père. En 180, il hérita du trône et rentra promptement à Rome. Il connut une vie de débauche et de crime et fut assassiné lors d'un complot auquel participa sa maîtresse Marcia. – Voir Hérodien I.54, et Dion Cassius 73.22.

101. Marcus Aurelius Antonin Caracalla, empereur romain (186-217). Fils de Septime Sévère, Caracalla fit assassiner son frère co-régent. Au cours d'une campagne contre les Parthes, il fut assassiné par Macrin, préfet des gardes. – Voir Hérodien IV.23-24, et Dion Cassius 79.4-6.

connaissance de son intégrité ; son bon naturel, la foi et la constance sont ses répondants. Il ne peut y avoir d'amitié là où se trouvent la cruauté, la déloyauté et l'injustice. Et quand les méchants s'assemblent, c'est un complot et non une compagnie ; ils ne s'entr'aident pas, mais ils s'entrecraignent ; ils ne sont pas des amis, ils sont des complices.

**90.** Or quand bien même ça n'empêcherait pas l'amitié, encore serait-il malaisé de trouver chez un tyran un amour sûr, parce qu'étant au-dessus de tous et n'ayant point de compagnon, il est déjà au-delà des bornes de l'amitié qui ne se plaît vraiment que dans l'égalité, qui ne veut jamais claudiquer, mais est toujours égale. Voilà pourquoi il y a bien entre les voleurs, dit-on, une certaine loyauté pour le partage du butin, parce qu'ils sont pairs et compagnons ; et s'ils ne s'entr'aident pas, au moins ils s'entrecraignent et ne veulent pas, en se désunissant, amoindrir leur force. Mais les favoris du tyran ne peuvent jamais être sûrs de lui, étant donné qu'il a appris d'eux qu'il peut tout et qu'il n'y a droit ni devoir qui l'oblige. Il est habitué à considérer sa volonté pour une raison péremptoire et à n'avoir aucun compagnon, mais à être le maître de tous. **91.** N'est-ce pas grand-pitié que malgré tant d'exemples apparents, tout en voyant le danger si présent, personne ne veuille se faire sage aux dépens d'autrui et que, de tant de gens qui s'approchent volontairement des tyrans, il n'y en ait pas un seul qui ait la sagesse et la hardiesse de lui dire ce que, comme le rapporte le conte, le renard dit au lion qui faisait le malade : « J'irais volontiers te voir en ta tanière ; mais je vois beaucoup de traces de bêtes qui avancent vers toi



et je n'en vois aucune de bêtes qui reviennent <sup>102</sup>. »

**92.** Ces misérables voient luire les trésors du tyran et, tout étonnés, admirent les rayons de sa magnificence ; et alléchés par cet éclat, ils s'approchent et ne voient pas qu'ils se jettent dans la flamme qui ne peut manquer de les consumer. Ainsi le satyre indiscret <sup>103</sup>, comme disent les fables anciennes, voyant briller le feu trouvé par Prométhée, le trouva si beau qu'il alla l'embrasser et se brûla <sup>104</sup>. Ainsi le papillon, qui en espérant jouir de quelque plaisir se jette dans le feu parce qu'il brille, en éprouve l'autre vertu, celle qui brûle, comme dit le poète toscan <sup>105</sup>. **93.** Mais même si ces mignons échappent aux griffes de celui qu'ils servent, ils n'échappent jamais au roi suivant : si celui-ci est bon, il faut rendre des comptes et reconnaître au moins alors la raison ; s'il est mauvais et pareil à leur ancien maître, il faudra qu'il ait, lui aussi, ses favoris qui, ordinairement, ne seront pas contents d'avoir à leur tour la place des autres, tant qu'ils n'obtiendront pas aussi le plus souvent et leurs biens et leurs vies. Se peut-il donc faire qu'il se trouve

---

102. Ésope, fable 196. Cette image se retrouve sous la plume des auteurs les plus divers, dont certains étaient sans doute connus de La Boétie : par exemple, Platon, *Alcibiade premier* 123a, ou Horace, *Épîtres* I.1.73.

103. C'est-à-dire : étourdi, qui manque de jugement.

104. Voir Plutarque, *De l'utilité des ennemis* 2. – Prométhée est un demi-dieu grec, père des arts et de l'intelligence, symbolisés par le flambeau.

105. Le poète toscan est Pétrarque (1304-1374), érudit italien et grand poète de l'amour. La Boétie rappelle quelques lignes d'un poème des *Rimes*, consacrées à la fameuse Laura. Le premier vers de ce poème est *Come tal ora al caldo tempo sole* – Comme en été souvent a l'habitude.

quelqu'un qui, devant un aussi grand péril et avec si peu de sécurité, veuille prendre cette malheureuse position et servir avec tant de peine un si dangereux maître? **94.** Quelle peine, quel martyre est-ce, vrai Dieu, d'être occupé nuit et jour à songer à plaire à quelqu'un et pourtant de le craindre plus que tout homme au monde; d'avoir toujours l'œil aux aguets, l'oreille aux écoutes pour épier d'où viendra le coup, pour découvrir les embuscades, pour deviner la mine de ses compagnons, pour devancer leurs traîtres; rire avec chacun et néanmoins les craindre tous; n'avoir aucun ennemi déclaré ni aucun ami sûr, avoir toujours le visage riant et le cœur transi; ne pas pouvoir être joyeux et ne pas oser être triste!

**95.** Mais c'est un plaisir de considérer ce que leur rapportent ces grands tourments et le bien qu'ils peuvent attendre de leur peine et de leur vie misérable. Le peuple n'accuse pas volontiers le tyran d'être la cause du mal qu'il endure, mais il en accuse ceux qui le gouvernent. Les peuples, les nations, tout le monde, à l'envi, jusqu'aux paysans, jusqu'aux laboureurs, connaissent leurs noms; ils découvrent leurs vices, ils amassent sur eux mille outrages, mille injures, mille malédictions: toutes leurs prières, tous leurs vœux sont tournés contre eux; ils leur reprochent tous leurs malheurs, toutes les pestes, toutes les famines; et si quelquefois ils leur font, en apparence, quelque honneur, alors même ils maugréent en leur cœur et les ont en plus grand horreur que les bêtes sauvages. **96.** Voilà la gloire, voilà l'honneur qu'ils reçoivent pour les services qu'ils rendent aux gens, qui demeureraient insatisfaits et seulement à demi dédommagés de leur peine, leur semblerait-il, si chacun avait un morceau

de leur corps. Même après leur mort, ceux qui viennent après eux, la postérité ne manque jamais de noircir avec l'encre de mille plumes le nom de ces mange-peuples<sup>106</sup>, de déchirer leur réputation et, pour ainsi dire, de traîner leurs os<sup>107</sup>, afin de les punir de leur méchante vie encore après leur mort.

**97.** Apprenons donc une fois, apprenons à bien faire ; levons les yeux vers le ciel ou bien pour notre bonheur, ou bien pour l'amour même de la vertu, ou bien, pour parler à bon escient, pour l'amour et l'honneur de Dieu tout-puissant qui est un sûr témoin de nos actes et un juste juge de nos fautes. Pour ma part, je pense bien – et je ne me trompe pas puisque rien n'est si contraire à Dieu tout libéral et bon que la tyrannie – qu'il réserve là-bas, à part, une peine particulière pour les tyrans et leurs complices.

---

106. Voir Homère, *Iliade* I.231.

107. Allusion au sort qu'Achille fit subir au corps d'Hector. Voir Homère, *Iliade* XXIV.14-18.